

Bernard Chapuis

Charme des mots d'antan

Essai d'étymologie patoise

Introduction

Notre patois jurassien fait partie des langues d'oïl, comme le berrichon, le bourbonnais, le bourguignon-morvandiau, le champenois, le franc-comtois, le lorrain, le mayennais, le normand, le picard, le poitevin-saintongeais et le wallon. Il s'agit de langues romanes qui se sont développées dans la partie nord de la France, dans la Belgique romane et dans les îles Anglo-Normandes. Sur un substrat celtique se sont greffés des apports latins, germaniques et, plus tardivement, français.

Le patois est avant tout un mode de communication orale. Sa transcription a toujours posé un problème. Certains textes écrits, surtout dans le passé, présentent des incohérences. Plus récemment, des auteurs comme Jean-Marie-Moine et, avant lui, Simon Vatré, ont opté pour la logique et la rigueur. On retrouve le même souci dans le coffret *Patois Langue et culture* (2002). Le patois écrit phonétiquement est incompréhensible pour le lecteur qui n'a plus aucun point de repère.

Nombre de mots étudiés dans ce recueil sont tirés du glossaire de Simon Vatré dans la version inversée due à Gilles Galeuchet. Les mots trop proches du français ne présentent aucun intérêt et ne sont pas retenus. Exemple : *le tchait* ne se distingue du chat que par la prononciation.

Très souvent, l'étymologie ne peut être établie avec certitude et nous en sommes réduits à formuler des hypothèses.

L'étymologie est une science qui cherche à établir l'origine des mots. Les ouvrages des chercheurs sont souvent d'un accès difficile. Ce modeste essai, destiné au grand public, se veut simple et attrayant, d'où les citations et les anecdotes .

Références et abréviations entre parenthèses

Principaux ouvrages :

Alain Rey, Dictionnaire historique de la langue française, 1992 (AR)

Jean-Marie Moine, Glossaire du patois, Patois-Français 2003 ; Français-patois 2007 (JMM)

Simon Vatré, Glossaire des patois d'Ajoie et des régions avoisinantes, 1947 (SV)

Marie-Louise Oberli, Le djâsaie de tchie nos, Glossaire patois des Franches-Montagnes, 2006 (MLO)

André Thibault et collaborateurs, Dictionnaire suisse romand, 1997 (DSR)

Colette Dondaine, Trésor étymologique des mots de Franche-Comté, 2002 (Cdond)

von Wartburg, Französisches etymologisches Wörterbuch (FEW)

En ligne :

Littré

Trésor de la langue française (TLF)

Français moyen (Fm)

Le français moyen est une variété historique du français qui était parlée à la fin du Moyen Âge et à l'époque de la Renaissance.

âberkritz,

gruau d'avoine, De l'all *Hafergrütze*; *der Hafer*, l'avoine, *die Grütze*, le gruau). Le mot *âberkritz* se décompose en *âber* + *kritz*; il correspond terme à terme à *Hafergrütze*.

âbeurmaîle,

farine d'avoine. De l'all *Hafermehl*.

Le mot *âbeurmaîle* se décompose en *âber* + *maîle*; il correspond terme à terme à *Hafermehl*.

Remarquer la parenté entre le fr *gruau*, le patois *kritz*.

Semoule en patois se dit *criese*, adaptation orthographique de *kritz*.

Les afaints ainmant l'criese. Les enfants aiment la semoule.

aibeutçhenaie (s'),

s'accroupir. On peut être tenté de rapprocher *s'aibeutçhenaie* de *beûtche* en raison l'apparence graphique et de la proximité phonétique des deux mots. Fausse piste étymologique. *S'aibeutçhenaie*, variante *s'aibeujenaie*, c'est *s'aiccreupi*, s'accroupir, se plier en deux. *Lai grosse fanne s'aibeutçhene d'aivô bin di mâ po raiméssaie son moétchou*. La grosse femme se baisse à grand-peine pour ramasser son mouchoir.

Accroupi se dit *aibeutchi*, *aicreupéchon* ou *aicreupoton*, cette variante étant calquée sur le français à *croupetons* où l'on reconnaît le mot *croupe*.

Notons encore, dans la même ligne, *beûtçhaie* courber (*L'aidge beûtche les pus fôues*. L'âge courbe les lus forts.) et son pronominal *se beûtçhaie* se baisser (*Ès s' beûtchant po péssaie dôs les braintches*. Ils se baissent pour passer sous les branches). Les deux exemples sont de JMM.

En revanche, *beûtche*, comme bûche, a le même radical que bois. *Tirie en lai beûtchatte*, c'est tirer à la courte paille. Autrefois, les enfants cruels s'amusaient à enfiler des brins de paille dans l'arrière-train des taons et à les relâcher ainsi arrangés. *Ces criquêts d'afaints botînt ène beûtche és taivins*.

aburon,

Nos glossaires traduisent *aburon* par agaric poivré, une variété de *mouchirons* (champignons) comestibles connus aussi sous le nom de psalliotés. *Nôs ains airpentè les cond'mainnes po trovaie des aburons*. Nous avons parcouru le pâturage communal pour trouver des psalliotés.

L'agaric poivré a été d'usage en médecine. Son suc laiteux, pris avec le sirop de guimauve, passait pour provoquer l'excrétion d'urine et briser les calculs.

Dans l'état actuel de nos recherches, l'origine du mot *aburon* est inconnue.

Çt'Adline drie l'cèm'tère feut mairièe trâs côps. Tchétche côp d'aivô in véye piein d'sous.

Èt peus vave les trâs côps. Le premie mairi s'ât endremi in soi po n'pus s'révoiyie. Le douejieme ât tchoé dains les égraies.

- *Èt peus l'trâjieme, Adline ?*

- *Èh bin, te vois. I aivôs fait des mouchirons. Moi qu'i seus çhaile di mâgon, i n'en é p'maindgie.*

Lu en é r'pris pus d'in côp. Voili.

To chu, ç'n'était p' des aburons.

Adeline s'est mariée trois fois, chaque fois avec un vieux plein de sous. Veuve les trois fois. Le premier mari s'est endormi pour ne plus se réveiller. Le deuxième est tombé dans l'escalier. - Et le troisième, Adeline ? - Eh bien, tu vois, j'avais fait des champignons. Moi qui suis faible de l'estomac, je n'en ai pas mangé. Lui s'est resservi plusieurs fois. Voilà.

Pour sûr, ce n'étaient pas des agarics.

aiccointnaie (s'),

s'amouracher. *È s'ât aiccoétnè de çte dôbe*, il s'est amouraché de cette folle, lit-on chez Simon Vatré. *S'aiccoétnaie*, s'amouracher, se lier d'amitié, mais aussi accoster: *È s'aiccointene soîe d'tus ces qu'è trove*. Il accoste facilement tous ceux qu'il trouve. (JMM) Comme en français, le verbe est surtout employé pronominalement. La forme transitive est considérée comme archaïsme, mais elle existe bel et bien : *aiccointnaie* accointer, mettre en relation. Elle fournit le dérivé *aiccointnaince*, accointance : *Èl é des aiccointnainces d'aivô bîn des grôsses dgens*. Il a des accointances aivec de nombreuses personnes influentes. (JMM). L'étymologie dans le latin *cognitus*, connu, de cognoscere et non pas dans le mot français coin, contrairement aux apparences.

Cependant, nous avons relevé en français (très) local : *Il est allé s'encointener dans la neige avec sa neuve auto*. Sa nouvelle voiture, mal maîtrisée, s'est enfoncée comme un coin dans la neige du talus.

aidiaice,

pie; *in nid d'aidiaice*, un nid de pie. Fr : archaïsme ou régionalisme : *agace*. En l'*aidiaice*, lieu-dit, commune de Damphreux. *Agace* (vieilli et populaire, d'origine germanique) et *pie* d'orig latine (*pica*) ont longtemps été en concurrence. Pie a fini pas s'imposer et se généraliser.

aidonc,

alors. Fr *adonc*. Composé de à et donc. En français, l'archaïsme *adonc* ou *adonques* est définitivement sorti de l'usage.

aidûesievos,

Il existe dans notre patois quelques expressions figées qui font référence à Dieu. *Aidûesievos*, cité par Simon Vatré uniquement, en est un exemple particulièrement intéressant. Il s'agit d'une salutation. Elle peut se décomposer ainsi : *ai Dûe sis-vôs*, littéralement à Dieu soyez-vous. Ainsi, on recommande à Dieu celui qu'on accueille ou celui qui nous quitte. Parole d'une grande profondeur et qui montre à quel point, chez nos anciens, la foi imprégnait le quotidien. Je voudrais que vous soyez à Dieu. Le *sis-vôs* est une variante du subjonctif *que vôs sîns*, que vous soyez. Mêmes formes à l'impératif. L'hospitalité de nos ancêtres était légendaire. Les visites étaient aussi saluées par un sincère *bevniaint sis-vôs*, bienvenu soyez-vous, soyez le bienvenu, la bienvenue.

Dieu est encore cité dans plusieurs expressions, ainsi que l'atteste le Vatré : *Dûe vôs voidge!* Dieu vous garde! *Dûe vôs édèt!* Dieu vous aide! *Dûe sait b'nit!* Dieu soit béni! *Dûe aîye son âme!* Dieu ait son âme! A celui qui éternue, on dit volontiers : *Dûe te b'nâche!* Dieu te bénisse! A un enfant, on dira : *Dûe te crâche!* Dieu te fasse grandir. Enfin, en parlant de celui à qui la fortune sourit un peu tard, on dit : *Lo bon Dûe envie des neûjéyes en cés qu'n'aint pus de dents*. Dieu envoie des noisettes à ceux qui n'ont plus de dents.

Il y a aussi les éternels *plaignaints*, ceux qui sont toujours en train de se plaindre : *Hélaîs! Las*

moi! Les *Lais Dûe*, hélas Dieu, sont les habitants de Goumois.

aiff'naidge.

L'*aiffnaidge*, l'affouage, est le droit de prendre dans une forêt la quantité de bois nécessaire pour se chauffer. On trouve les différentes variantes suivantes : *aiffnaidge*, *aiffouaidge*, *aiffuaidge*. Dans la même famille lexicale, on a le verbe transitif *aiffouaidgie*, ou *aiffouaie*, qui signifie affouager, c'est à dire désigner les ayants-droits à l'affouage. *L'tieumnâ était tchairdgie d' aiffouaidgie*. Le conseil communal était chargé d'affouager. (JMM). Nous sommes dans le domaine du droit coutumier. Selon Littré, le mot provient du bas-latin *affoagium*, lui-même dérivé du verbe *affocare*, mettre au foyer, de *ad*, à et *focus*, foyer. Le mot était d'usage courant dans l'ensemble du Jura.

Nous empruntons au Trésor de la langue française quelques extraits littéraires. Au droit d'affouage était liée la redevance, comme en témoigne ce passage :

«... le droit de glandage et ...*les droits d'affouage*, les droits de foulon et battant; la grosse dîme, pour les deux tiers à Son Altesse, et pour l'autre tiers à l'Église,...) (Erckmann-Chatrian, Histoire d'un paysan, 1870)

Marcel Aymé, dans *La Jument verte* (1933), fait référence à l'affouage : « Restent les cléricaux, tu les connais, la plupart ont montré trop d'intransigeance pour trouver crédit auprès des Républicains. Je n'en vois qu'un pour faire la liaison. On l'a vu, aux dernières séances du Conseil, s'efforcer résolument de réconcilier les deux partis dans les débats sur les affouages. »

Pour compléter cet article, il serait intéressant et l'ancrer dans nos réalités jurassiennes et de citer des extraits de procès-verbaux communaux ou bourgeois.

aiffâti,

v, désigne le fait de manquer, de faire défaut, d'être dans le besoin. *Çte fanne aiffâte*. Cette femme est dans la nécessité. JMM. Dérive de *fâte*, faute, dans le sens de manque. *I en ai fâte*, j'en ai besoin. Esp. *Me hace falta*, il me faut, j'ai besoin. En français, l'archaïsme *avoir faute de* (manquer) est depuis longtemps sorti de l'usage.

aiffûere,

pp *aiffûe*, fourrager; *aiffûere les bêtes*, fourrager les bêtes. Fr *affourager*, verbe tr. Garnir le râtelier des animaux de *fourrage*.

ailâirme mon Dûe,

hélas; littéralement alarme, mon Dieu! On dit aussi *Las moi*, littér. *Hélas moi*. *Las* pour hélas se trouve chez Ronsard : *Las ! Voyez comme en peu d'espace / Mignonne, elle a dessus la place / Las, las! ses beautés laissé cheoir*. Pour exprimer la plainte, la douleur, le regret, là où le fr dit *hélas*, le patois dispose notamment de *ailâirme*, *hêlaïs*, *laïs*, *laïs-Dûe*, *yais-Dûe*, *yaïs-moi*.

ailédaint,

répugnant . Féminin *ailédainne*. *Ënne ailédainne hichtoire*. Une histoire répugnante. Hypoth : formé sous l'influence de *dédain*.

aillôdaie, aimôdaie,

prendre à bail, amodier. Lieu-dit : les *Amodiations*.

Empr. au lat. médiév. Admodiare, affermer moyennant une redevance en nature. Dérivés aimôdvaidge, louage, fermage.

ailôsaie,

octroyer. *Ailôsaie ène boéche*. Accorder une bourse. JMM. Forme patoise du verbe allouer.

ailurè,

vif, dégourdi (qui a de *l'allure*). *Les ailurès l'aifaints djuant dains lai coué*. Les enfants vifs jouent dans la cour. JMM. Bien que rarement employé, l'adj *alluré,-e* existe aussi en français contemporain. Il s'applique à une personne ou à un objet, par exemple un vêtement.

ailzïndye,

cordelette. Var locale : *ailzïn . Èl aittaitche le saipïn ch'le toit d'lai dyïmbarde d'aivô ïn ailzïn*. Il attache le sapin sur le toit de sa voiture avec un cordage. JMM. L'hypothétique mot all *Hälsig* qui, selon SV, serait à l'origine *ailzïn*, est absent des ouvrages consultés.

aimâti,

las, abattu. *Lo soi, nôs sons aimâtis*. Le soir, nous sommes las. JMM

En anc.fr, *mat* s'employait pour vaincu, abattu, accablé, éreinté (XI et XIIe s)

aimè, -e,

amer. *Ç'ât pus aimè qu'le tiu di diaïle*. C'est plus amer que le cul du diable. SV. Cet adjectif a donné naissance au substantif *l'aimèe*, la bile, la vésicule biliaire. *Tiaind an tûe ïn laipïn, è fât aivoi tieusain d' rôtaie l'aimèe*. Quand on tue un lapin, il faut avoir soin d'ôter la vésicule biliaire. SV

aimeûne,

aumône. Sa variante **almôse** est calquée directement sur l'allemand *das Almosen*.

Verbe **aimeûnaie**, demander l'aumône. Nom **aimeûnou**, celui qui demande l'aumône. Autrefois, les *aimèûnous* étaient des sortes de sans-abris qui sillonnaient la contrée, sollicitant l'hospitalité dans les fermes en échange d'un coup de main pour les travaux.

aimiâlaie,

amadouer. Peut-être de *amiable*, Adjectif vieilli, qui se comporte en ami, qui marque de l'amitié. Accueil, paroles, propos amiables. Amiable ne survit que dans l'expression *à l'amiable*, en patois *en l'aimiâle*. *Ïn aimiâlou* est un cajoleur, qui charme par ses **aimiâleries**.

aimidyaie,

faire les yeux doux. De l'all *mild*. *Aimidyaie les boûbes*, aguicher les garçons; *aimidyaie les baîchattes*, faire les yeux doux aux filles.

aimo, var aimoé, aimoué, aimour,

amour. Ce mot ne retiendrait pas l'attention s'il n'entrait dans la curieuse locution *des fruts en aimo*, des fruits ramollis, des fruits blets. A ici mettre en relation avec le verbe *aimoéhlaie* ou *aimoéhli*,

ramollir. *D'l'aimo és vies*, du vermifuge, est en revanche une déformation de **moûe és vies**, mot à mot *mort aux vers*. Var. **amour és vies** Méfions-nous de la paronymie. Des fruits blets n'ayant aucun rapport avec l'amour. Le vermifuge non plus.

aimoûeniçe,

gifle. A reliair au fr *mornifle*. Pourrait venir de *more*, (*moére*), museau, groin». Fr arch.aïsme *mornifler*; gifler le museau, donner un coup le nez. *Niaffe*, gifle, est une onomatopée comme fr *claque*.

aimoyainne,

amouillante, prête à mettre bas, en parlant d'une vache. *Lai vaitche aimoyainne ât d'moérée en l'étâle*. La vache amouillante est restée à l'étable. Fr *amouiller*; se dit d'une vache qui est sur le point de vêler ou qui vient de vêler. *L'amouille* est le premier lait d'une vache qui vient de vêler. *Amouiller* et ses dérivés ne figurent plus dans les dictionnaires fr contemporains. On les trouve encore dans le *Dictionnaire encyclopédique Quillet, éd.1953*.

ainitchon,

anabaptiste. Le terme de **teûfet, teufainne** (all.Täufer, de taufen, baptiser) est plus fréquent. *Les ainitchons bèyant de bons consèyes*, les anabaptistes donnent de bons conseils. *Teûfet* a pu prendre une connotation péjorative. CDond : Dans le Jura neuchâtelois et bernois. *Ènèbètich* a été interprété par dérision comme « âne à Baptiste ». Du grec, *anabaptismos*, nouveau baptême. TLF : Le baptême ne devant être administré qu'aux enfants ayant atteint l'âge de raison, il faut baptiser une deuxième fois les chrétiens baptisés avant cet âge.

L'origine de **ainitchon** n'a pu être déterminée.

aipéré,

assorti. Vient de *père*, paire. *Ènne père de soulaïes*, une paire de souliers. *Mâ aipéré*, mal assorti. *Cés dous-li sont mâ aipérés*. Ces deux-là sont mal assortis.

aipondre,

attacher, atteler. *Aipondre les tchvâs*. Atteler les chevaux. Variante : **aipiaiyie**. *Vai aipiaiyie ces bêtes en lai tchairrûe*. Va atteler ces bêtes à la charrue. SV. Fm : "Appliquer, placer sur. Du latin *apponere*. DR : appondre, joindre (des brins de laine, des cordages, un char au tracteur...)

aippaie,

attirer le gibier, notamment les oiseaux. Fr *piper* est un terme de chasse qui signifie contrefaire le cri de la chouette ou d'autres oiseaux; chasser à la pipée. Attirer, prendre à la pipée.

Toujours dans le domaine de la chasse, le pipeau est un appeau (sifflet) servant à attirer les oiseaux en imitant leurs différents cris.

aipprâtaie,

accommoder, préparer. *Aipprâtaie lai salaidge*. Calqué sur le français apprêter. Synonyme **aiyûere**. *Aiyûere lai nonne*. Préparer le repas de midi. *Lai nonne* désigne aussi bien le goûter, le casse-croûte que le dîner (à midi), alors que *lai moirande* s'applique plutôt au souper (repas habituel du soir chez

nous). Verbes dérivés : *nonnaie*, *moirandaie*.

airâ,

airée, archaïsme, vient de aire. L'airée est la quantité de gerbes qu'on met en une fois sur l'aire; une airée de froment; **airâ d'tiere**, coin de terre.

Dans la même famille, relevons **airaidge**, labour; **airaie**, labourer. Vx fr *araire*, charrue, du lat. aratrum. Celtique : arathar, charrue. L'araire était une charrue archaïque, sans roue. En fr, l'abandon de l'araire au profit de la charrue correspond à l'abandon du mot.

Airâ a pu être utilisé dans le sens de grande quantité : *Ïn airâ d'maireules*, une grande quantité de morilles.

airaingne,

araignée; vx fr *aragne*; lat. *aranea* : toile des arachnides; dimin.**airaignatte**.

Airaingne di maitîn, tchaigrîn, airaingne di soi, échpoi.

airaisaie,

exterminer; préfixe *ai* + verbe *raisaie*, raser. Fr araser, mettre à ras, aplanir.

Adj *rais*, ras; *ïn rais poi*, un poil ras.

airboé.

Décomposé, le mot donne à *reboé*, à rebours. Parmi ses variantes on trouve d'ailleurs à *rbours*, mais aussi *è-renvie*, *é-rtieulon*, *airneboé*, *boué*. Il est utilisé aussi bien comme locution adverbiale que comme substantif. En effet, *ïn airboé* est une bêtise, un contresens. *Ces tchairvôtes de gosses ne faint qu'des airboés*. Ces petites canailles ne font que des bêtises. *Râte de dire des airboés*. Cesse de dire des contresens.

Claudine, l'héroïne d'une chanson populaire, est la spécialiste des *airboés* :

I ainme bîn mai Jâdine

Qu'ât de boène façon.

Tot ço qu'an yi commainde,

Èll' lo fait è rtieulon.

J'aime bien ma Claudine / Qui est de bonne façon. / Tout ce qu'on lui commande, / elle le fait à rebours. *Airboé*, à rebours, provient du latin *reburrus*, qui a donné *rebursus*, hérissé. Caresser à rebours c'est donc caresser à contrepoil.

airée di djoué,

aurora. Sa variante *raïe* rappelle le français rai, mot vieilli signifiant faisceau de lumière, rayon. Un rai de lumière. A l'aurore se dit aussi *en lai pitçhatte di djoué*, littéralement en la petite pointe du jour.

aireinvies,

avatars, mésaventure. *En r'veniaint, nôs ains t'aivu totes souêches d'aireinvies.* En revenant, nous avons eu toutes sortes de mésaventures. De **ai-reinvie, è-renvie à rebours.**

Au sing **aireinvie**, nf, détour; contraire. *Faire ènne aireinvie*, faire un détour. *È fait l'aireinvie de ç'qu'è dit*, il fait le contraire de ce qu'il dit. Apparemment construit sur *ai + reinvie*, ce qui ne nous éclaire pas sur l'étymologie.

aireûtchie,

lancer des pierres, lapider. *Ès m'aint aireûtchie.* Ils m'ont lancé des pierres. JMM. Le verbe *aireûtchie* se décompose ainsi : préfixe *ai + reûtche*, roche + terminaison de l'infinitif en *ie*. Le verbe français *caillouter* signifie empierrer, revêtir de cailloux. Caillouter une route, une voie ferrée. En revanche, *aireûtchie* a un synonyme local : *caiyaulaie*, relevé à Dampheux. Dérivés : *aireûtchou*, caillouteux. *Ïn aireûtchou tch'min*, un chemin caillouteux (et non pas empierré).

airoyenaie, éroyenaie,

éreinter. *Ci traivaiye m'é airoyenè.* Ce travail m'a éreinté. De *roéyon*, rein. Même famille que rognon, synonyme vieilli ou régional de rein.

ïn airraitchou d'dents,

ou **ïn traïyou d'dents**, c'est un arracheur de dents, l'ancêtre de notre dentiste. Entre dans l'expression *mentou cment ïn traïyou d'dents*, soit, comme en français, menteur comme un arracheur de dents. **Traïyou**, n.c. dérivé du verbe *traître*, synonyme de *tirie*, tirer, et apparenté quant au sens à *airraitchie*. *È trait feu ïn çhò*, il arrache un clou. JMM. Ne pas confondre *traître*, tirer, avec son homonyme *traître*, traire. Au point de vue étymologique, *traître* semble être une altération de *tirie*. Comparons : *traître > t(i)raître > tirie*.

« Tirer », qu'on retrouve sous de nombreuses variantes européennes (espagnol *tirar* ; italien *tirare*) est d'origine obscure et aucune hypothèse n'est pleinement satisfaisante. Wartburg y voit même une réduction du verbe *martirier*, encore attesté vers 1500 et qui signifie tourmenter, martyriser. Le *traïyou d'dents* prenait-il plaisir à martyriser ses victimes auxquelles il mentait sans ménagement ?

JMM note encore le verbe polysémique *traïyie*, qui signifie, selon le contexte, enjamber (*traïyie l'murat*),

franchir (*traïyie lai r'viere*), passer (*traïyie poi li*) ou encore faire beaucoup de bruit.

airrie,

arrière. Berry, *rière* ; picard, *errière* ; bourguignon, *areire* ; wallon, *èri* ; provençal, *areire* Du latin *ar* pour *ad*, et *retro*, arrière. *Airrie* se dit aux bêtes de trait de trait pour les faire reculer. Localement, on dit *tsruk*, sous l'influence de l'allemand *zurück*. On trouve également l'interjection "*Sisse*" : *È breûye "Sisse", mains lès bêtes ne boudeant p'*. Il crie "arrière" mais les bêtes ne bougent pas. A l'inverse, pour les faire avancer, on crie *hiu, hiu !* et pour les arrêter un long *heûe*.

Dans le Clos du Doubs, nous avons relevé *arnier*, fusion de arrière et de dernier.

Note de Louis-Joseph Fleury : Dans le ValTerbi, c'était « ruck ! ». Le « siss » se disait « sitz » et servait à faire bloquer sbitement le cheval des quatre fers, presque assis. Quand on lançait une bille dans les « évaleus », les dévaloires, le collier du cheval était attaché à la grume avec un noeud qui tirait d'un

côté, mais qui se défaisait de l'autre. Si le noeud était bien fait, la bille partait toute seule dans l'évaleu enneigé. Sinon, le cheval ou pour le moins le collier partait avec la bille ! Plus tard, n'utilisait un crochet en fer, à l'arrière de la bille, qui se détachait au lancement.

J'ai eu l'occasion d'utiliser un vieux bidet, Max, plus de trente ans, pour descendre des stères du Grandmont. Quand le char poussait trop, malgré le sabot fixé sous une roue, d'instinct Max « s'asseyait », arc-bouté sur les quatre fers !

aîrtche,

coffre à grain. *On bote ènne aîrtche drie l'vannou.* On met un coffre à grain derrière le tarare. JMM. Précisons que *l'vannou* sépare les grains de blé de la balle par ventilation. *Aîrtche*

correspond aux mots français arc et arche, avec la même signification : *Tirie en l' aîrtche*, tirer à l'arc ; *péssaie dôs l'aîrtche d'in pont*, passer sous l'arche d'un pont.

entchétron,

est un synonyme de *aîrtche*. L'**aîrtche-bainc**, bahut, coffre à linge, tenait lieu de banc et d'armoire. SV.

airtifâye,

attirail, équipement. *L'airtifâye di soudait.* Le verbe français attifer qui lui ressemble a d'abord signifié parer, habiller, avant de devenir péjoratif : habiller avec mauvais goût. Les deux mots pourraient avoir la même origine. Difficile d'y voir une relation avec l'argotique *tif*, cheveu.

aïssate,

correspond au français asse, marteau dont l'une des têtes est tranchante. L'asse, de même que l'assette, était souvent l'outil du tonnelier. *Nôs ravoétins l' tonn'lie bèyie des ptéts côps d'aïssate.* Nous regardions le tonnelier donner de petits coups d'aissette. JMM.

aissenti,

assentir, selon SV qui ne donne pas d'exemple. Le verbe archaïque français assentir signifie donner son assentiment. A rapprocher de consentir. Assentir à un acte, à une proposition. Il est emprunté au latin *assentire* « approuver », de ad et sentire.

JMM traduit **aissenti** par éprouver : *aissenti d'lai poinne*, éprouver de la peine. Autre sens : flairer. En français moyen *l'assentir* (d'un animal) est sa faculté de flairer.

aissevi,

achever. *Aissevi son traivaiye.* Ce verbe cité par SV n'a pas été repris par JMM.

Pourrait être apparenté à assouvir. Littré : Remarquons les diverses significations de assouvir dans l'ancien français, rassasier, approvisionner, achever, accomplir, parfaire, et les deux formes assouvir et assufir ou assoufir. On peut croire qu'il y a eu confusion en un seul, de deux verbes, as-sopire, assoupir, d'où rassasier (satisfaire la faim, l'assoupir), et assuficere, suffire, satisfaire, achever, accomplir : cela rendrait compte de tout, sens et forme.

aissoûebi,

assommer. Même mot avec glissement phonétique : b > m. *È m'é aissoûbi d'in cô d'poing*. Il m'assomé d'un coup de poing.

aîtche,

est un terme de pêche; *Ènne aîtche* est un appât qu'on accroche à l'hameçon, souvent un verre. Variantes : *aiche, esche, èche*. Le français connaît aussi le mot aiche, avec ses variantes esche et èche dont dérive le verbe aicher, respectivement escher, écher, amorcer, appâter : aicher une ligne. Du lat. *esca*, aliment.

aitçhemeûdre,

attirer à soi. *Çte fanne aitçhemeûdre tos ces djûenes djens*. Cette femme attire tous ces jeunes gens. A rapprocher du v semondre, sorti de l'usage : inviter, convier à quelque cérémonie, à quelque acte public ; *semondre à des obsèques*. Du latin *sub*, sous, et *monere*, avertir.

aitieudre,

faire avancer le bétail. Peut-être du vieux français *acueudre*, qui signifie accueillir, du latin *accolligere*. Interjection fréquente adressée au lambin : *Aitieuds, taïd tieut! Aitieuds, traîne-tchâsse!* Allez, grouille-toi ! Le *taïd tieut*, littéralement tard cuit, est celui qui est toujours en retard. *Traîne-tchâsse* pourrait se traduire par traînard ou encore traîne-guêtre en français régional. *Aitieuds* fait partie des survivances utilisées également par les non-patoisants.

aitieuvéyie,

chasser, pousser à. *Aitieuvéyie â traivaiye*. Pousser au travail. On reconnaît l'impératif du v *aitieudre*, faire avancer, et qui survit dans le français régional : *Allez, aitieuds, bouge-toi !*

aito,

aussi, a pour synonyme *âchi* ou *aîjebîn*, littéralement aussi bien. *Aito* rappelle le vieux mot français *itou*. *Moi aito*, moi aussi, moi itou.

aittraipe-fô,

attrape-nigaud, littéralement attrape-fou. *Aittraipe*, du verbe *aittraipaie*, entre dans la composition de *aittraipe-more*, littéralement attrape-museau, sorte de piège pour attraper un souris par le museau ; *aittraipe-mouêches*, attrape-mouches. *Aittraipaie in pat â voul*, expression ironique, s'applique au niais, nigaud au point d'attraper un pet au vol.

aittraipe-yôdgé,

attrape-nigaud; littéralement attrape-oiseau, oiseau étant pris dans le sens de

niais. *Lai tcheusse és dairis ât in aittraipe-yôdgé*. La chasse au dairi est un attrape-nigaud. Le *dairi* est un animal imaginaire. Par de glaciales nuits d'hiver, on envoyait des jeunes garçons à l'affût du dairi.

aivâ,

adv, en bas ; n.m. Aval. *Èl ât tchoé aivâ*, il est tombé (en bas). Antononyme : *aimont*, (en) amont. *Aivâ* entre dans les expressions *men aivâ*, en bas, *aivâ l'âve*, à la dérive, à vau-l'eau. *Aimont*, employé seul, peut désigner le haut de la maison. *È y é encoé dous tchaimbres aimont*. Il y a encore deux chambres en haut. JMM.

Etymo : de *ai* et de *vâ*, mot à mot, en suivant la pente de la vallée, *di vâ*. Le *vâ*, le val, la vallée.

Dans le *Vâ* (de Delémont), on parle le *vâdais*.

aivâléjon,

(variantes **aivâjon**, **aivâson**), inondation, l'eau du torrent qui vient *ai vâ*, qui dévale. Correspond au mot français avalaison, torrent formé par de grosses pluies ou par la fonte subite des neiges. Avalanche fait partie de la même famille. *L'aivaleut* est un éboulement, *in aivaleut d'pieres*.

aivaint-graindge, bairé, bôron,

avant-grange, pont de grange, entrée de la grange. « Le pont de grange complétait l'harmonie de la ferme. » DR. *L'aivaint-graindge d'enne ferme*. *L'bairé d'enne ferme*. Vient de *baire* ou *bairre*, barre, clôture. Dans le Val-Terbi : l'entrée de la grange se dit *infar* (de l'all Einfahrt).

Note de Louis-Joseph Fleury : **Infar** : le pont de grange dans le Val Terbi. Cela ne se dit pas pour l'entrée de la grange au niveau du sol. Dans ce cas, il y a une légère surélévation du sol de la grange par rapport au sol. C'est un plancher fait de grosses planches épaisses, des madriers. Pour y monter depuis le chemin qui relie la route à la grange, le **mélavier** (à Mervelier), il fallait franchir une planche, un madrier posé en plan incliné, le **baré** ou **bairé**. Cela obligeait les chevaux à prendre de l'élan, pour un dernier effort en rentrant les chars de foin. Le travail accompli, les chars déchargés sur les **soliers** ou la haute grange, on se reposait, assis sur le Bairé, en contemplant le ciel et en refaisant le monde !

Il est probable que les fermes disposant d'un infar, d'un pont de grange, sont plus récentes que celles qui avaient une entrée de grange à niveau.

aivége,

D'aivége, habitude, dérive le verbe *aivégie* habituer, acclimater, apprivoiser. On remarquera les variantes régionales et orthographiques. Les *Taignons* disent *aivése* :. *Quelle aivése de treüye son peuce!* Quelle habitude de sucer son pouce! (MLO). *Aivésie* habituer. Pour les variantes orthographiques, consulter le glossaire de Jean-Marie Moine dont nous tirons les exemples

suivants : *Èl é lai croüeye aivéje d's'aidé piandre*. Il a la mauvaise habitude de toujours se plaindre. *È fât di temps po aivéjie enne piante*. Il faut du temps pour acclimater une plante. *Èl aivéje le tchvâ â boéré*. Il accoutume le cheval au harnais. *È fât s'saivoi aivéjie en tot*. Il faut savoir s'habituer à tout. *L'afaint é aivéjie in cra*. L'enfant a apprivoisé un corbeau.

La proximité sonore de *végin*, *véjène*, voisin, voisine, ne nous autorise pas à voir une parenté étymologique.

aivision,

pensée. *T'és des croüyes aivisions*, tu as de mauvaises pensées. SV. Mots apparentés par le sens : **aivisaîye**, **aivisâle**, **aivisoûere**, idée, songe, vision, avis. Dans la même famille, on trouve le verbe

aivisaie, aviser. Vatré traduit aussi par avisée, sorti de l'usage et qui signifie vue, réflexion. Notons encore l'emploi familier du verbe pronominal s'aviser, surtout dans le sens négatif : *Ne t'avise pas de*. Ne va pas te mettre en tête de.

aivoinnaie, avener,

de **aivoinne, aivène**, avoine. *Aivoinnaie* correspond au régionalisme *avoiner*, au sens propre, nourrir d'avoine (un cheval). Au figuré, nourrir copieusement, régaler quelqu'un.

Chanson populaire française apprise à l'école primaire vers les années 50 :

Voulez-vous savoir comment

Comment on sème l'avène ?

Mon père l'a semait ainsi,

Puis se reposait un petit.

Avène, avène, avène

Que le beau temps t'amène.

Du latin *avena*. Avene est la prononciation de l'ouest de la France.

Relevons l'expression *aivène de capucïn*, coup de fouet.

aivotchie,

n'est autre qu la forme patoise du verbe avorter. (Remarquer la chute du /r/ et la terminaison de l'infinitif en -ie). Il signifie à la fois accoucher avant terme et avorter. Dér. **Aivotchon, aivetchon, aivoûetchon**, avorton ; être de faible constitution. *Ç't'aivotchon ât aidé malaite*. Dans ce cas, on parle également d'*écregneule*.

aivoûetre,

L'Evangile nous parle de la femme adultère, ce que JMM traduit par *l'aivoûetre fanne*. Remarquons la place de l'adjectif, avant le nom en patois. L'acte lui-même est rendu par le même mot : *L'aivoûetre n'é dj'mais aimoinnè qu'di malhèye dains les mémaidges*. L'adultère n'a jamais amené que du malheur dans les ménages. (JMM).

Il existe le paronyme *aivouitre*, mauvais drôle, coquin. *L'aivouitre coitche bîn son djûe*. Le coquin cache bien son jeu. Il est tentant d'établir un lien entre *l'aivoûetre* et *l'aivouitre*, ce qui ne nous éclaire pas sur l'origine de ces mots. Peut-être du lat. *vulturius*, vautour.

aivritaie,

abriter. v > b . Variantes : **aivreutchi**. *S'aivritaie d'lai pieudge*, s'abriter de la pluie, c'est *s'botaie en lai sôte*.

aiyeudgi, éyeûdgi,

allourdir, étourdir, hébéter. Moyen français *eslourdir*. S'emploie au participe passé : étourdi, pris de vertige. *Ci traiyîn nôs aiyeudgeât*. Ce vacarme nous étourdit. JMM

aiyeut,

polisson. *T'és in sot l'aiyeut*. Franche-Comté *èya*, enfant insupportable. Pourrait venir de *èyi*, haïr.

CDond .

aiyeutchaidge,

élevage. Variante : **éyevaidge**. Du verbe **aiyeutchie**, respectivement **éyevaie**, élever. Par dérivation, **aiyeutchon**, nourrisson; **aiyeutchou, -se**; éleveur, -euse ; et sa variante **éyevou, -se**. *Ès Frainches-Montaignes, èls éyevant des tchvâs*. Aux Franches-Montagnes, on pratique l'élevage des chevaux. Dans le passage du français au patois, on constate la mouillure du /l/ en /y/. Cas fréquent.

alêtre,

arête. *Ènne alêtre de pouechon*, une arête de poisson. Variation phonétique : /l/ > /ɾ/. du latin arista. Ce mot signifie proprement épi ; puis, par une analogie , il a pris la signification d'arête . *Ènne alêtre de pomme*, péricarpe. *Lo vardi, an maindge des alêtres*, le vendredi, on mange du poisson. Exemple cité par SV où par un hardi raccourci un élément (*alêtre*) rend compte du tout (*pouechon*). *Ènne alêtre* est aussi une arête rocheuse, une sommité. *Ès tchem'nant chus ènne alêtre*. Ils cheminent sur une arête. JMM

aligoûne,

baliverne, sornette, fadaise. *Ses aligoûnes me sôlant*. Ses sornettes me fatiguent. JMM Hypothèse : fusion de baliverne et bagout ; (b)ali(verne) + (ba)gou(t).

allemandaie,

parler l'allemand. Syn. **allemouëssaie**. Dérivé de. **allemouëss**. Ce verbe peut avoir une connotation péjorative : tenir des propos incompréhensibles.

allemèle,

lame. *Tchhindgie son couté contre ènne allemèle*, changer son couteau contre une lame, perdre au change. Fm : *allemèle*, lame d'une arme blanche (en particulier de l'épée). FEW : *lamella*, mince lame de métal.

Expression : *Le couteau de Jeannot*, couteau qu'on se passe de génération en génération et dont on change alternativement la lame ou le manche. Pour Jeannot, *ç'ât aidé le meinme couté*. (Lire *Le couteau de Jeannot*, in BC La croix et la bannière).

alluatte,

entre dans la locution **alluatte di cô**, qui désigne la lulette, à l'entrée du gosier. Quand on sort d'un repas copieux et bien arrosé, *an ât piein djunqu'en l'alluatte*, autrement dit, on s'en est mis jusque derrière la cravate. Synonyme : *oeillat*, littéralement petit œil ; *être piein djunqu'en l'oeillat*. Expression française citée par TLF et tombée en désuétude Se rincer, se mouiller la lulette. Boire (généralement avec excès.)

aloène,

absinthe; du vieux français alouine. Variante patoise **aloinne**. *În voirre d'aloène*. Homographe **aloène**, alène, poinçon. *L'aloène di crevoigie*, l'alène du cordonnier. A rapprocher ce dernier cas de l'allemand *die Ahle*, l'alène.

aloène, viermeth,

il peut paraître étrange que le patois, pour désigner l'absinthe, dispose de deux termes morphologiquement et étymologiquement très éloignés, *aloène* et *viermeth*, sans prendre leurs variantes respectives en considération. Ceci mérite une explication. *Viermeth*, absinthe, plante ou liqueur, peut aisément être rapproché de *vermouth*, directement calqué sur l'allemand *Wermut*. Dans la composition de cet apéritif entrent un certain nombre de plantes amères et toniques, notamment l'absinthe.

Qu'en est-il d'*aloène*? Le mot fait penser à l'alène, poinçon effilé dont se sert le cordonnier (en allemand *Ahle*). C'est effectivement un des sens d'*aloène*. Comme le *cramia* (pissenlit) a des feuilles dentées en forme de *crémaillère*, l'absinthe a des feuilles *en alène*, caractère botanique dit aussi *subulé, qui a une forme allongée et effilée*. Le patois recourt aux raccourcis, c'est une langue concrète et imagée.

La fée verte, fabriquée clandestinement et longtemps prohibée, se dit aussi *aipchînthe* ou encore *roudge boc*, le bouc rouge. *On n'trove pus soïe di roudge boc*. On ne trouve plus facilement de l'absinthe. (JMM) *Aloène* et *viermeth* ont inévitablement des variantes phonétiques toutes indiquées dans le glossaire de Jean-Marie Moine.

altère,

artère ; pouls. *Déboutchi ènne altère*. Phénomène fréquent de glissement phonétique : **r > l** , comme dans *mècledi* pour mercredi.

alû, ainie, pitalîn,

se dit pour l'alisier comme pour le sorbier. Pourrait venir de *allume*, nom masculin vieilli. Un *allume* est un petit morceau de bois allumé servant à allumer du feu (dans une forge, un four, un fourneau. TLF

les ailumairiâs,

l'angélus. *È soënne les ailumairiâs*. Il sonne l'angélus. Pluriel en patois, singulier en français. Le mot patois reprend le début du *je vous salue Marie*.

alué,

rusé, malin, roué. Hypoth. a + roué, r > l. CDond : *pas alluré*, pas malin. Le contraire, en français, serait *déluré*. A rapprocher de *luron*.

ambo,

adjoint, conseiller (ambourg). *Les ambos sont aivu r'nammès*. JMM

FM : *embourg*, membre de la fabrique d'une église. De *Heimburge* selon FEW.

ambre,

framboise. *Nôs ains tieuyi des ambres po lai confreture*. Nous avons cueilli des framboises pour (faire de) la confiture. Variantes : **aimère, in'mère**. De l'allemand Himbeer.) Dérivés : **aimérie, ambrie**, framboisier.

ambrûe,

Nôs n'mainquînmes d'ambrûe, nous ne manquions pas d'exercice. (in "Contes sages", Mai première maîtresse).

È n'é pus aïtaint d'ambrûe qu'in côp. Il n'a plus autant d'activité qu'une fois. (JMM). L'auteur du glossaire donne pour synonyme *évoigne*. *Ambrûe* est également cité comme infinitif : *ambrûe*, entrer; *èl ambrûe sains fri*, il entre sans frapper.

Ce mot, apparemment propre à notre patois, n'a pas son équivalent en français et son origine est inconnue.

âne,

aune (ancienne mesure, 3 pieds 7 pouces 10 lignes 5/6, équivalant à 1,18 m) *Ènne âne de bé draip*, une aune de beau drap. Dérivé : **ânée**, aunée. Diminutif : **ânete**.

Du francique (langue parlée par les Francs) *alina*, avant-bras. La coudée, qui a la longueur d'un avant-bras, a donné naissance par extension, à l'aune qui en est environ le quadruple.

antife,

antienne. Abréviation de antiphonaire, recueil des antiennes et autres parties de l'office.

Tchaintaie les antifes.

antipiaître,

cataplasme. *È bote in antipiaître chus son brais*. Il met un cataplasme sur son bras. JMM. Contraction de anti + plâtre. Synonyme : **cataplâme**, calqué sur cataplasme, d'origine grecque. A rapprocher de *emplâtre* qu'on retrouve dans l'expression *mettre un emplâtre sur une jambe de bois*.

aiprés-veniaince,

postérité. Les **après-veniains** sont les descendants, littéralement les après venants, ceux qui viennent après. *Veniaince* est la substantification du verbe *veni*, venir. On le retrouve dans *bïnv'niaince*, bienvenue. *I vôs soite lai bïnv'niaince*.

arboé, arbois,

arc-en-ciel. Selon Colette Dondaine, composé de arc + verbe boire. Il s'agirait donc de l'arc aux sept couleurs qui boit les dernières gouttes de pluies. On l'appelle aussi *coinnatte de Saint-Boinaît*, cornette de Saint-Benoît. *Coinnatte di matin rémeud les melîms*, *coinnatte di soi réchue les borbêts*. Arc-en-ciel du matin remet les moulins en mouvement, arc-en-ciel du soir essuie les borbiers.

aspèrdgèsse,

goupillon. Synonyme **étchissa**, de *étchissie*, gicler, éclabousser. *Aspèrdgèsse* vient de *Asperges me*, chant liturgique qui accompagne l'aspersion. Au début de la messe, le célébrant aspergeait l'assemblée à grands coups de goupillon et en proclamant :

Asperges me, Dómine, hyssópo, et mundábor : lavábis me, et super nivem dealbábor.

Tu m'aspergeras, Seigneur, avec l'hysope, et je serai purifié; tu me laveras, et je serai plus blanc que la neige.

astiquaie, astitchaie,

rosser. Nôs les ains astitchès,. Nous les avons rossés. JMM. Astiquer, qui lui correspond, signifie faire briller, mais il a aussi un sens figuré argotique où il rejoint le patois. «Reviens, sinon je t'astique.» Étymologie : de astic, Outil utilisé par les cordonniers pour polir le cuir des semelles (*chmèlle*). *Ènne chmeèllèe* est une volée de coups. *Fotre ènne chmèllèe en quèqu'un*.

atchaye, atchaye, aitchaye,

orteil; variation phonétique. *Le grôs l'atchaye*. Le gros orteil. Origine latine, du latin *articulus*, qui donne également articulation.

âtche, aîtche,

quelque chose. Variante : **voûetche**. *Âtche de nové*, quelque chose de nouveau.

Origine obscure.

âtée n.f,

autel. Même origine. *Lai grôsse âtée*, le maître-autel. *Se vôs 'me bèyietes pe in pota, i piche aivâ l'âtée*, menace le gosse qu'on a dressé sur l'autel pour remplacer la statue de saint Fromond malencontreusement brisée (A. Biétrix dans La lettre de Bonfol.) L'étymon *altar*, issu du latin, se retrouve dans plusieurs langues européennes.

âtre-hyie,

avant-hier, littéralement *autre hier*, comme en italien *l'altro ieri*. *Âtre-hyi, i seus t'aivu és mouchirons*. Avant-hier, je suis allé aux champignons.

avélanâs,

étrennes. *Mon fieû ât v'ni tçhri ses avélanâs*. Mon filleul est venu chercher ses étrennes. JMM. De aveline, espèce de grosse noisette, souvent cultivée.

âvou,

féminin **âvouse**; aqueux, mouillé. Adjectif dérivé de âve, eau. Son synonyme **mô, move** est plus fréquent. *I seus tot âvou d'tchâd, I seus tot mô d'tchâd*, je transpire, littéralement je suis mouillé de chaud.

baîchatte,

Quaitre baîchattes et lai mère, cîntche diaîles contre le père. Quatre filles et la mère, cinq diables contre le père (SV). Fille se dit aussi *fêye*, mais avec un indice de fréquence moins élevé. Le diminutif *baîchenatte*, parfois *baîchnoyatte*, a une connotation affectueuse et est plutôt réservé aux petites filles.

Baîchatte est à rapprocher de *bachelier*, terme de féodalité désignant le jeune homme qui aspire à devenir chevalier. Le féminin *bachelière*, d'apparition tardive, réservé jadis à la jeune fille noble, s'est maintenu dans les dialectes pour désigner la fille d'honneur. Le terme anglais *bachelor*, manifestement de la même origine, et traduit par célibataire, correspond à notre patois *boûebe*, de l'allemand Bube. L'homme qui n'a pas trouvé chaussure à son pied restera *véye boûebe*, vieux

garçon. La fille dans le même cas restera *véye baïchatte*, avec, parfois, un penchant pour la bigoterie

baidgé, baidgelle,

baidgé, et surtout son féminin *baidgelle* sont encore bien présents dans le parler jurassien. En effet, il n'est pas rare d'entendre un non-patoisant boucler le caquet de son interlocuteur en lui décochant un *Coidge-te, baidgelle!* bien senti. Invitation à l'intarissable bavard, l'incorrigible *baidgé*, à se *coidgie*, à se tenir *coi*.

Dans le même champ lexical, on trouve *baidgellerie*, commérage; *baidgelaie*, bavarder, *baidgelou*, loquace, volubile. Le synonyme de *baidgé* est *baboéyé*, dont la parenté avec babillard, de babil, est évidente.

L'origine de *baidgé* / *baidgelle* est difficile à établir. Le lien avec badiner et babiller n'est pas certifié. Certains font remonter *baidgé* au mot barde, lui-même d'origine celtique. Ils supposent une transformation des sons /rd/ en /dj/ : barde > *bairde* > *baidje* ou *baidge*, d'où *baidgé*. Cqfd.

baiveu,

adjectif ou substantif : énorme, aux dimensions disproportionnées , encombrant, peu pratique.

Baiveu se dit souvent d'un meuble. *Mai mère vlaît m'baiyie son armère de tieûjainne. Mains qu'ât-ce qu'i frôs d'ci baiveu?* Ma mère voulait me donner son buffet de cuisine. Mais qu'est-ce que je ferais de meuble encombrant.

Plus rarement, *baiveu* s'applique à des personnes affligées d'embonpoint : *ci baiveu boûbes, ç'te baiveuse baïchatte*.

Baiveu fait partie des survivances et l'on surprend des non-patoisants, même en milieu urbain, qui l'utilisent encore.

Quant à l'étymologie, elle nous échappe et nous hésitons à formuler une hypothèse.

baïjeûre,

Accolade, baiser, est rendu par *baïjæûre* chez Simon Vatré et *baïjeure* chez Jean-Marie Moine qui donne encore d'autres variantes. Ces différences graphiques sont dues à des nuances de prononciation.

Dressons l'inventaire de la famille du mot. *Ïn baïjat* est un petit baiser, un bécot. *Baïjenotaie* ou *baïjotaie* correspond à notre bécoter (Les amoureux qui s'bécotent sur les bancs publics ...) Avec

baïjement, nous avons un terme liturgique, le baisement. C'est le signe de respect, de vénération témoigné envers un objet de piété. Le Jeudi Saint, l'officiant renouvelle le baisement des pieds.

L'grand-vardi, è y é l'baïjement d'lai crou. Le vendredi saint, il y a le baisement de la croix. (JMM).

Ïn baïjetiu est une personne rampante, servile; nous dirions aujourd'hui un *lèche-cul*, un *lèche-botte*. A un importun dont on veut se débarrasser, on dira : *Te peux baïjie le tiu d'nôte tchait.* Tu peux baiser le cul de notre chat. Ou bien : *Te peux baïjie nôte tchievre entre les écoûenes.* Tu peux baiser notre chèvre entre les deux cornes. Deux pains qui se touchent lors de la cuisson forment *enne baïjure*, une baisure.

Lai baïjatte, la danse du baiser, mérite une attention particulière. *Nos dainserains lai baïjatte ensoène.* (SV). Nous danserons ensemble la danse du baiser. Il devait s'agir d'une danse au cours de laquelle les cavaliers avaient le droit de bécoter furtivement leur demoiselle, sous l'oeil vigilant des

parents. Cette danse devait se pratiquer un peu partout. Nous devons à Tohama, une chanteuse belge (de son vrai nom Nadia Altmann, 1920-1995) une charmante version de la danse du baiser :

*Quelle jolie danse
La danse du baiser
Quand on commence
On ne peut plus s'arrêter
On fait deux pas
On fait trois pas
Et l'on s'embrasse comme ça
Un temps d'arrêt
Et l'on est prêt
Prêt à recommencer*

Baijœûre, baiser, ne doit pas être confondu avec son paronyme *baijoûere*, forte bise, dans lequel on remarque le mot *ouère*, le vent : *Ç'te baijoûere nôs édgeale*. Cette forte bise nous gèle. (JMM). Lors d'hivers rigoureux où soufflait une bise à décorner les boeufs, on entendait volontiers cette autre expression : *Lai bîje tire l'ouère*, mot à mot *la bise tire le vent*.

bâne,

comme dit la sagesse populaire, *È n'fât p'tchaîndgie son tvâ bâne contre in aiveuye*. Il ne faut pas changer son cheval borgne contre un aveugle.

L'origine de *bâne* et son équivalent français *borgne* reste obscure. Le mot et ses variantes romanes pourrait provenir de *bornius*, « à qui l'on a crevé les yeux », ce dernier terme dérivant de *borna*, trou, cavité. On assisterait alors à un développement sémantique de *cavité* à *cécité*. Le sens actuel *qui ne voit que d'un oeil* l'a emporté.

On retrouve *Borgne* dans de nombreux toponymes, spécialement concernant les cours d'eau, pensons par exemple au *Val de Borgne* en Valais.

bené,

fontaine. *Atoé di bené*, autour de la fontaine, tel est le titre d'un charmant poème de Lucien Lièvre mis en musique par Emile Sanglard et toujours au répertoire des chorales patoises.

*È fait chi bon le soi, âtoué de lai fontainne ...
Ecoutaie les novés de tote lai heûtainne.
Il fait si bon, le soir, autour de la fontaine
Ecouter les nouvelles de toute la semaine.*

Du *bené* ou *bané*, SV donne la définition suivante : petite fontaine dont l'eau jaillit par une ou plusieurs cordes. Dans le même champ lexical, on trouve *bennelat*, petit tuyau de fontaine (Porrentruy à sa Place des Bennelats); *bènelie*, fontainier.

Djosèt Barotchèt a forgé le mot *benioure* pour désigner la baignoire. "Bain" lui-même est issu du latin populaire *baneum*. Faut-il y voir l'origine de *bené*? La question reste entière.

béskéyie,

et nos f'sîns troès côps le to de lai classe è creupetons, en s'béskéyaint èt peus en écâçhaint. Et nous faisons trois fois le tour de la classe à croupetons, trébuchant dans les éclats de rire. (in "Contes

sages", Mai première maîtresse). *È béskéye*, il s'achoppe. (JMM) Chez notre auteur, le pronominal prend de sens de "trébucher" : *È s'ât béskéyie chud ènne raieinne*. Il a trébuché sutr une racine (JMM).

Bien que le mot *béskéyie* ressemble à "béquille", rien ne permet d'affirmer qu'il ait la même origine. Selon Alain Rey, "béquille" viendrait de bec. Le lexicographe cite aussi l'ancien verbe "béquiller", boiter, qui ressemble à s'y méprendre au verbe patois *béskéyie*.

bêchoûere,

bêche. (..).*r'vierie lai tiere d'aivô ènne bêchoûere*, retourner la terre à l'aide d'une bêche. (in "Contes sages", La croix de finage).

SV traduit *bêchouere* par bêchoir, un synonyme de bêche qui est sorti de l'usage, mais qui met en évidence les suffixes respectifs de chacune des langues : *bêchoûere*, bêchoir; - *ouère* > - oir.

Nous passons ainsi du verbe au nom concret, soit de l'action à l'outil.

Le même suffixe s'observe dans *baiss'noûere*, bassinoire, bouillotte. *L'huvie, è y' fât ènne baiss'noûere po qu'è s'poéyeuche endremi*. L'hiver, il lui faut une bouillotte pour qu'il puisse s'endormir.

begnat,

beignet. *Tiaind an maindge les begnats des Fèyes à s'raye, an maindge les ûes de Paitçe conte le foinnat*. Quand on mange les beignets des Brandons au soleil, on mange les oeufs de Pâques contre le fourneau. Provençal : *beigne*, d'où patois *beugne*, coup, choc ; *beugnaie*, heurter, donner un coup.

Paronyme : *Benêt*. JMM : *È n'ât p' chi benêt que çoli*. Il n'est pas si benêt que cela. *È s'piaint d'traivaiyie d'aivô des benêts*. Il se plaint de travailler avec des benêts. Vx fr benoît, de benedictus, bénit. Glissement de sens : bienheureux. Patois : SV *bînhèyerou*, -se. *Les poûeres d'échprit sont bînhèyerou*.

beujon,

se faire traiter de *beujon* n'est pas très flatteur. Le *beujon* est un nigaud, un benêt. Le sens premier s'applique à la buse, rapace familier dans nos régions.

Le mot buse lui-même vient du latin *buteo*, **t** > **s**. En français, buse se dit aussi d'une personne sotté et ignorante. *È s'y prend c'ment in beujon*. Il s'y prend comme un nigaud. (JMM).

Dans la même famille, nous avons *beuj'naidge*, étourderie; et curieusement *beuj'naie*, boudier et *beuj'nou*, *boudeur*. Objet de moqueries, le *beujon* démasqué réagit en boudant.

beurtchatte,

ne pas confondre *ènne beurtchatte*, une aiguille à tricoter, et *ènne beurtchie*, sorte de cruche (*ènne beurtchie d'âve*, ènne beurtchie, une cruche d'eau.) *Beurtchatte* a pour synonyme *brétche de tchâsse*, littéralement "aiguille pour les bas." *Beurtchatte* est un diminutif en -atte et résulte d'une déformation de *breuche*, broche. *Breuche* > *beurche*; *breuchatte* > *beurchatte*. Ce phénomène d'inversion est relativement fréquent, notamment dans les verbes. Exemple : *pâre*, prendre, devrait donner *repâre* pour "reprendre". Mais on dira plus volontier *eurpâre*: *T'eurpârés ton tchiele*. Tu reprendras ton échelle. (JMM).

beûyatte,

braguette. *Dis y'vouère de çhouère sai beûyatte!* Dis-lui donc de fermer sa braguette! (JMM). *Beuyie*, être entrebâillé, correspond au français *bâiller* : *une porte qui bâille*. En ce sens, la *beûyatte* est la braguette que l'étourdi oublie parfois de fermer. *Beûyie*, regarder, pourrait correspondre au vieux français *béer*, conservé dans *bouche bée*. Il prend souvent le sens de guigner; regarder curieusement, épier. C'est dans cette acception qu'il survit. *Beuyer* est un régionalisme hérité du patois. *Qu'est-ce que tu viens beuyer par ici?*

Un *beûyat* est une chatière. Le mot s'applique aussi au guichet et à la meurtrière. Une *beûye* est une éminence, une butte, du haut de laquelle on peut *beûyie*, regarder, observer. Le *beûya* est curieux, voire indiscret.

Nous rendons attentif le lecteur au paronyme *beuyi*, bouilli, à la fois nom (*maindgie di beuyi*) et adjectif (*des pomattes beuyies*, des pommes de terre bouillies).

boéré,

le *boéré* ou *boré*, parfois *borlaidge*, est une partie du harnais. On le traduit généralement par collier. Dans l'usage, on ne fait pas nécessairement la distinction entre *boéré* (l'ensemble du harnais) et *coulèt* (collier, une partie du harnais). *Emboér-laie* veut dire passer le collier à la bête de trait, harnacher. *Qu'le tchvâ aiveuche in boéré vou in coulèt, è fât aidé qu'è tireuche*. Que le cheval ait un harnais ou un collier, il faut toujours qu'il tire (JMM).

Celui qui fabriquait les *boérés* s'appelait *boérlie*, équivalent de bourrelier, en ancien français bourrel. Le mot bourrelier a donné naissance à un patronyme. Pensons aux éditions Bourrelier.

En patois contemporain, *boéré* désigne la ceinture de sécurité. Preuve de la vitalité du patois. *È fât qu'i boteuche ci boéré ?* Je dois mettre cette ceinture? *D'aivô ci boéré, i seus tot emboér-laie*. Avec cette ceinture de sécurité, je suis tout empêtré, comme harnaché.

Méfions-nous des homonymes : *lai boére*, la cane; *le boérèt*, le canard; *boére*, boire.

boquëlle,

crotte, pendeloque de bouse. *Ces vaïches que r'veniant di voirdgie sont pieïnes de boquëlles*. Ces vaches qui reviennent du verger sont de crottes. *Boquëlle* a aussi le sens d'amadou, syn **madou**. Mèche qui, s'enflammant facilement, était utilisée pour allumer la pipe. *È m'fârait in pô d'boquëlle po enfûe mai pipe*. SV. Pourrait venir de bouc, petite barbe qui se porte au menton, *porter le bouc*.

bouédjnaïdge,

djemais i ne lai vis en graingne dains lai classe laïvou s'péssint tot balment les houeres dains in aipaïji bouédjnaïdge. Jamais je ne la vis en colère en classe où s'coulaient les heures lentes dans un bourdonnement serein. (in "Contes sages", Mai première maîtresse).

Il est intéressant de comparer *bouédjnaïdge* bourdonnement sous l'angle phonétique. On se rend compte aisément qu'il s'agit des mêmes mots. L'action est rendue en français par le suffixe -ment et en patois par -aïdge, distorsion de -age.

Quelques mots de la même famille :

bourdon (la cloche ou l'insecte) : *bouédjon*

bourdonner : *bouédjnaïe*

bourdonneur, -euse, adj : bouédj'nouse, dont le synonyme est brondnou, à l'évidence une onomatopée comme bourdon d'ailleurs.

boussniatte,

an dyait que le postie s'airrâtait ène boussniatte po oûeyi. Le facteur, disait-on, s'arrêtait un instant pour écouter. (in "Contes sages", Mai première maîtresse).

Tot feut prêt en ène boussniatte. Tout fut prêt en un court instant. (JMM). *Ène boussniatte* est donc un instant bref. *En ène boussniatte* pourrait se traduire par "en un clin d'oeil". Jean-Marie Moine, déjà cité, donne de ce mot les variantes suivantes : *boussiatte, bouss'niatte, bouss'ratte, boussratte*. Ce mot, expression de la durée, vient de *boussaie*, pousser, bousculer. La similitude entre *boussaie* et pousser est évidente. *Èl é boussè sai soeûr*, il a bousculé sa soeur, écrit encore Jean-Marie Moine, une action caractérisée par sa rapidité.

brâdaie,

contourner. *Nos n' airîns pus fâte de brâdaie atoué d' aivô nôs tchvâs.* Nous n'aurions plus à la contourner avec les chevaux. (in "Contes sages", La croix de finage)

Nous lisons, chez SV :

Brâdaie; brâtaie, v, tourner, contourner. *È fât brâdaie è gâtche*, il faut tourner à gauche-
Brâdaidge; brâtaidge, tournant, virage.

Origine inconnue.

brelitçhes,

lunettes. *Prâte-,e voûere tes brelitçhes, i ai rébiè les miennes.* Prête-moi donc tes lunettes, j'ai oublié les miennes. Apparenté à l'allemand *die Brille* et au fr *besicles*. Litté : Besicle est dit pour bericle, par un vice de prononciation (Comme chaise pour chaire). Bericle est une des formes anciennes pour beryl , beryllus ayant été employé dans le moyen âge pour signifier lunette.

Expression : *Trente-chés brelitçhes èt lo nèz d'tchus, è n'y voit qu'di fûe.* Trente-six besicles et le nez dessus, il n'y voit que du feu. SV

breûyie,

crier. *Le breuyèt, le cri. Tchèque maitin, è lai pitçhatte di djo, son breuyèt révoyait quasi tot l'quoitçhie.* Chaque matin, un peu avant le jour, son cri conquérant réveillait tout le quartier. (in Contes sages, Le dernier envol du condamné). Il existe bien des formes de cris (un cri aigu, déchirant, strident, étouffé; un cri de surprise, de joie, de triomphe, de douleur, de colère de désespoir, ...) *Breuyie*, c'est signaler sa présence par un cri bien affirmé. Dans l'exemple cité, il s'agit du coq connu pour son chant matinal. *Breuyie* vient de brailler, qui lui-même vient de braire.

Quelques synonymes patois de *breuyie* : *heûlaie* (de hurler), *heûppaie*, *hieutçhie*, *ouïnnnaie* (de couiner), *braîmaie* (de bramer), chaque verbe exprimant une nuance.

câre,

coin. Feu Jean Christe est l'auteur d'un recueil de récits in intitulé *â câre di fûe*, au coin du feu.

Dérivé de carré, par métonymie pour signifier l'angle, le coin, l'arête.

châgue,

in còp, dous còps, tràs còps, chaguè! Une fois, deux fois, trois fois, adjudgé! *Chaguaie*, adjudger, un verbe fort utilisé dans les ventes aux enchères. Il n'est pas difficile d'en deviner l'origine germanique. En effet, adjudger se dit *zuschlagen* en allemand. Quant à l'objet adjudgé, c'est la *châgue*. Autrefois comme aujourd'hui, certains couraient les ventes dans l'espoir d'y dénicher des trésors. *È raimoinne in tchie piein d'châgues*. Il a ramené un char plein d'objets. (JMM). Parfois, les enchères montent trop haut et découragent les amateurs. *Tos les châgue étaint prou tchies*, tel est l'exemple que donne Marie-Louise Oberli dans son glossaire. Tous les objets adjudgés étaient assez chers.

Chaguaie possède un synonyme, *aidjudjie*, calqué sur le français. *An y' ont chaguè in prie*. On lui a adjudgé un prix. On l'aura compris, la *chague* n'a rien à voir avec la *chlâgue*, la rossée, de l'allemand *der Schlag*, le coup. Le mot survit en français régionale, *une bonne schlaguée* équivaut à *une bonne raclée*.

çhaile,

faible. *Dàs sai malaidie, èl ât d'morè çhaile*. Depuis sa maladie, il est resté faible. (SV).

Les Francs-Montagnards disent et prononcent *chaile*. Dans la même famille, nous aurons *çhailement*, faiblement ; *çhailetè* ou *çhailance*, faiblesse ; *çhaili*, faiblir.

Ce mot nous constitue une énigme étymologique, et il nous est difficile de formuler une hypothèse quant à son origine. Toutefois, il nous offre l'occasion de nos attarder quelque peu sur un son propre au patois, le /çh/ prononcé comme le /ch/ allemand dans *ich*.

Voici quelques mots où on le trouve, avec la correspondance phonétique française :

/çh/ > /cr/

çhépi, crépi

/çh/ > /cl/

çhaî, clair ; *çhòjûre*, clôture ; *Çhos di Doubs*, Clos du Doubs

/çh/ > /sc/

çhindaie, scinder

/çh/ > /fl/

çheuri, fleurir (des *çhoés* sont des fleurs).

Cette transformation ne répond pas à un principe. Inévitablement, nous rencontrons des variantes régionales, comme *çhaile* (SV) et *chaile* (MLO). *Çhòjûre*, clôture, se dit localement *clôsure* ;

le *çhos* des Ajoulots devient le *cyos* des Taignons.

Cyô çte pôtche ! Ferme la porte ! (MLO). *Çhoûe çte poûetche !* (JMM)

çhaitou, - ouse,

cajoleur, celui que fait des **çhaiteries**, cajoleries. *Mon Dûe ç'que çt'afaint ât çhaitou*. Mon Dieu ce que cet enfant est cajoleur. De chatterie, disposition naturelle à plaire ou à séduire à la manière câline d'un chat. TLF.

chlopèt,

chlopèt, varan, miston, tchaimé, criquèt, piaînteusse, tieulè, limpèt... Si vous voulez insulter quelqu'un en patois, vous disposez d'un vaste arsenal d'injures. Essayez! Votre victime ne s'en remettra pas.

Le *chlopèt* se signale par sa mauvaise conduite et donne le mauvais exemple. A éviter prudemment. *I y â dit de n'pe cheûdre ces chlopèts.* Je lui ai dit de ne pas suivre ceux qui ont une mauvaise conduite. (JMM).

Le mot ne figure pas chez Vatré. En revanche, notre lexicographe ajoulot cite le mot *chlompe* qui désigne une femme de mauvaise vie et lui attribue une origine germanique. *Chlompaié*, c'est carder le chanvre ou la laine, en démêler les fils. Au figuré, c'est rouer de coups. *Èlle les é s'vent chlompè.* Elle leur a souvent donné des raclées. (JMM)

Varan correspond à vaurien, *çtu que n'vât ran*, celui qui ne vaut rien. On trouve *miston* dans Le Nouveau Petit Robert, avec la mention « origine inconnue » et le sens de gamin, d'une portée bien atténuée par rapport à son usage local. Rey l'associe au nom affectueux du chat et nous renvoie à *mistigri*. Le *miston* jurassien serait plus proche de l'allemand *Mist*. Dans la colère, on peut aussi traiter quelqu'un de fumier!

Tchaimé désigne à la fois le chameau et une pièce de la charrue. Son dérivé *tchaimèusi* signifie surnois. Le *criquèt* est aussi méchant que l'insecte dévastateur du même nom. Le *piânteusse* est un ivrogne; *èl â aidé piâin*, il est toujours plein. Quant au *tieulè*, c'est un imbécile, un idiot. *Èl â encoé pus tieulè qu'i l'craiyôs.* Il est encore plus niais que je le croyais. (JMM).

Se faire traiter de *grôs limpèt*, gros feignant, n'est pas plus honorable. Der Lump (all) est un mauvais sujet, un gueux, un gremlin. Finalement, *ènne crevûere et in gôs peûeri.*

chneûquaie,

ce verbe a le sens de chercher, (far)fouiller, fureter, fouiner. Le *chneûquou* est un fouineur.

Remarquons la finale *-ou*, au féminin *-ouse*. *Mentou, mentouse, menteur, menteuse. Lai chneûquaidge*, la fouille, consiste à chercher *lai chneûquerie*, l'objet caché. *È chneue dains tos les tirous.* Il fouille dans tous les tiroirs.

Le patois de Montbéliard a l'infinitif *chenéquai*, pas tellement différent. Le mot semble venir de allemand *schnüffeln*, renifler, et au figuré fureter.

Dans les paronymes (mots de forme relativement voisine mais de sens différent), on a *chniquaie*, priser, mais aussi s'enivrer. *Ènne chnique* est une prise (de tabac) mais également un ivrogne.

Survivance : le verbe *chneuer* est couramment employé en français régional ainsi qu'en témoigne cette anecdote. Le couple ne se parlait plus depuis un mois. Fatigué de *boquer* (bouder, faire la tête), le mari s'est mis à fureter dans toute la maison, dérangeant l'ordre établi. Exaspérée, sa femme lui demande : Qu'est-ce que tu *chneûques*, à la fin? - Ta langue, répondit l'homme. Et je l'ai retrouvée.

chteuquaie,

chteuquaie c'est faire une partie de cartes, un *chteuque*, un *yass*. Nos ins *chteuquaie djünque à matin*. Nous avons *yassé* jusqu'au matin. (MLO). Le glossaire franc-montagnard est le seul à mentionner ce mot qui désigne pourtant un jeu si populaire dans le Jura. Devrait-on, pour en respecter l'origine suisse alémanique, l'écrire *stöckaie*? Les joueurs, les *chteuqueurs*, disposent de tout un vocabulaire spécifique : *Le bock*, le quart restant des cartes après distribution lors du jeu à

trois; le joueur qui n'est pas satisfait a le droit de *prendre le bock*. *Le bour*, le valet d'atout. *Chiber* ou *chibrer*, laisser à son partenaire le soin de *faire atout*. *Les chteuque*, une annonce justifiée par le mariage du Roi et de la Reine d'atout. *Poutzer*, triompher, sortir vainqueur. Ces termes, tous alémaniques, peuvent pour l'occasion être *patoisés* : *I n'é ran, mais ran di tot. I seus fochi d'chiebaie*. Je n'ai rien (pas de bonnes cartes), je suis obligé de passer. *Gnolu, qu'ât-ce que fos d'botaie ton bour chu mon nel? Nôs sons ensoéne*. Imbécile, qu'est-ce qui te prend de mettre ton bour sur mon nel? Nous sommes ensemble.

coéyat,

adjectif et nom, s'applique à une personne douée d'une force musculaire hors du commun. On le traduit par costaud. Le mot connaît un féminin en *-atte* : *ènne coéyatte fanne*, une femme forte. Les héros mythiques de nos vieilles légendes étaient de *sacrés coéyats*.

Coéyat pourrait dériver de *coéye*, testicule. En français familier, avoir des couilles, c'est faire preuve de courage. Rien à voir donc le couard, qui brille par sa couardise, sa peur, sa lâcheré.

Deux frères exploitaient le domaine agricole hérité des parents. Ils se détestaient et la tension entre eux était permanente. Souvent, ils en venaient aux coups et il fallait les séparer. A l'agonie, l'aîné regrettait ce gâchis et disait à son cadet : *Te m'poidgenes? Tu me pardonnes?* A quoi l'autre, insensible à ces sentiments de dernière minute, répondit : *Vire-te contre le murat èt peus mûe en bon coéyat*. Tourne-toi contre le mur et meurs courageusement. L'heure n'était pas au pardon et à la sensiblerie.

conrrée,

lai conrrée est une peau tannée, souvent une peau d'agneau chamoisée. Le mot désigne également l'agneline, laine courte, soyeuse et frisée, provenant de la première tonte de l'agneau : *in mainté de conrrée*, un mateau en agneline.

Corrâyie l'tiûe, tanner le cuir. Le tanneur, vieux métier disparu, le *conrayou* et, aux Franches-Montagnes, le *djairroit*.

A rapprocher *corrâyie* du verbe français corroyer, transformer le cuir après le tannage, en lui donnant la souplesse, la couleur, le grain, le dernier apprêt requis pour ses divers usages. *Corroyer des peaux de bœuf*.

Corroyer, terme de peausserie, vient de conreer, du latin vulgaire conredare, apprêter.

La ferme de Chercenay dans le Clos su Doubs disposait d'une tannerie encore visible.

cotsaie, recotsaie,

vomir. (all. Kotsen, dégueuler. Er hat die ganze Nacht gekotzt). Correspond au fr dégoûlliller, qui lui-même vient de dé + gober. Expression : *Cotsaie tripes et boudins*. Littéralement vomir tripes et boudin, se vider complètement. Entendu à Porrentruy vers 1950 de la bouche d'un élève farceur : - D'où viens-tu ? - De Dégobillendorf. - Où est-ce ? - Au bord du lac de Rcotsensee.

coulou,

arrosoir ; entonnoir. *În coulou d'âve*. Un arrosoir d'eau. De *coulaie*, couler, transitif et intransitif. Autrefois, *an coulait lo laissé*, on coulait le lait (de la traite) pour le débarrasser d'éventuelles impuretés (fêtu de paille, mouchérons). *Le Coulou*, ferme et lieu-dit, région Moutier.

cramia,

Quel Jurassien ne connaît pas le *cramia*, le pissenlit aux feuilles dentées comme la *crâmaîye*, ou crémaillère. Qui n'en a pas cueilli vers la fin de l'hiver pour en confectionner une délicieuse salade aux vertus dépuratives? Le mot survit dans l'ensemble du Jura. Sa variante franc-comtoise est *cramailot*. On entend aussi le mot *pichoyé*, altération de *piche-en-yét*, littéralement pisse-en-lit. Et voilà notre pissenlit.

Associer *cramia* à carême et et y voir l'herbe de carême, parce qu'on en fait des salades durant cette période de jeûne relève de l'étymologie primaire et fantaisiste. Il est beaucoup plus vraisemblable que *cramia* dérive de crémaillère en raison de la forme des feuilles.

Et puis, tous les amateurs vous le confirmeront : *An raimésse les pus bés cramias dains les monnières*, c'est dans les taupinières qu'on cueille les plus beaux pissenlits.

Ceux de nos aînés qui avaient vécu la dernière MOB, aimaient à évoquer le populaire capitaine Schaffner qui n'hésitait pas à envoyer un détachement de quatre hommes cueillir des *cramias*. Double bénéfice de l'opération : passer le temps et améliorer l'ordinaire.

cratte,

petit panier qui se porte à la ceinture et utilisé pour la cueillette des fruits, notamment des cerises, des mûres et des framboises. *I t'aippoétche ènne cratte de ç'liedges*. Je t'apporte un corbillon de cerises. Origine germanique : der Kratten, même sens, régional, Allemagne du Sud et Suisse. NL : Krat, caisse, cageot. Se dit encore en français régional.

crôma,

èt peus le diaile yi aivait eüffri ènne dyîndye en crôma. Et le diable lui avait offert en cadeau un violon (in "Contes sages"). *Crôma* dans le sens de cadeau, don, présent, est attesté par Simon Vatré qui le fait dériver de l'allemand *Kram*, fatras, fourbi. De même, on peut relier le verbe patois *cromaie*, que SV traduit par procurer, colporter, acheter un cadeau à la foire, au verbe allemand *kramen*, (far)fouiller. L'allemand connaît également *der Krämer*, l'épicier, le boutiquier; et *der Kramladen*, qui désigne péjorativement le bric-à-brac.

Crôma ne doit pas être confondu avec "chromo" sous l'aspect de la paronymie. Selon Robert, le chromo, est une image lithographique en couleur. Péjorativement, il s'applique à une image en couleur de mauvais goût. *Les bourgeois n'ont que le goût du chromo*. (Léautaud.)

dainnaïdge, dammaïdge,

dommage, tort, dégât. *Faire di dainnaïdge*, faire du dégât. SV *Allaie â dainnaïdge*, se dit en parlant du bétail qui, au gré de son vagabondage, peut causer du dégât dans les cultures, brouter dans le champ de betteraves ou dans la luzerne appétissante. Expression : *Lai tchievre és tchôs, lo boc y ât bîntôt*. La chèvre dans les choux, le bouc y est bientôt.

décrât,décrât,

déclin. *Èl ât chus son décrât*. Il est sur son clin. JMM. De *crâtre*, croître ; antonyme *décrâtre*, décroître. *Çt'afaint décrât tos les djoués*. Cet enfant décline chaque jour. Euphrasie, dont parle BC dans *Façon de voir* (1991), perdait peu à peu ses facultés, victime du *décrât* dû au grand âge. *En v'niaint véye, an pie ses pois, ses dents, sai pipe, ses breliques. An pie son tch'mîn, sai çhaie, lai mémoûere, l'peûtou*. (...) *Tochu, l'Euphrasie predjait*. Avec l'âge, on perd ses cheveux, ses dents, sa

pipe, ses lunettes, sa clé, la mémoire, l'appétit. (...) Nul doute, Euphrasie avait le *décrâ*.

djouénâ,

journal, arpent. Le *djouénâ*, littéralement *journal*, est une mesure agraire. Il correspond à l'arpent et représente une étendue d'environ 32 ares. Le *djouénâ* (de *djoué*, le jour) c'est, nous dit JMM, ce qu'un homme fauchait en un jour. On imagine aisément qu'avant la généralisation du système métrique, le *djouénâ* pouvait varier d'un endroit à l'autre et que cette unité restait approximative.

A propos d'une croix de finage, le texte dit : *èlle se drâssait en moitan di djouénâ*, elle se dressait au milieu du journal.

Dans la pratique, *airpent* et *djouénâ* sont synonymes. *Airpent* nous donne *airpentaie*, *airpentaïdge*, *airpentou*. Le féminin *airpentouse* désigne une espèce de chenille. *Les airpentouses d'dépiaçant en coulainnèe ch'les feuilles*. Les arpenteuses se déplacent en enfilade sur les feuilles. (JMM).

dyèt, diaïdge,

Alors que *dyèt* correspond plus précisément à guet (*le dyèt d'neût*, le guet de nuit, le veilleur de nuit), *diaïdge* se traduit plutôt par garde (*montaie lai diaïdge*, monter la garde.) Les deux mots ont cependant la même origine. Les verbes guetter et garder étaient en concurrence dans l'ancien français.

Le dyèt d'neût, le guet de nuit, dit aussi veilleur de nuit, jouait autrefois un rôle important dans nos contrées. Il parcourait les rues en chantant les heures, veillait sur le repos des habitants et donnait l'alarme au besoin.

Yèt bîn l'bonsoi, tos mes aimis !

È vòs fât tus allaie dremi.

Lai cieutche é fri,

Vòs l'èz oyie :

Ç'ât les dieches.

Eh, bien l'bonsoir, tous mes amis !

Il vous faut tous aller dormir.

La cloche a sonné,

Vous l'avez entendue :

Il est dix heures !

Dyèt et *diaïdge* commencent tous les deux par ce qu'il est convenu d'appeler une consonne mouillée, dans le cas particulier /d/ suivi du /ill/ de fille. Ce son en patois, est rendu à l'oral par une seule émission de voix et transcrit par convention *dy* ou par *di*. Cette correspondance phonétique s'observe dans de nombreux cas : *diaïdge*, gage ; *dyaingnie*, gagner ; *dyaitaie*, gâter, ...

Dyèttaie comme guetter a le sens de veiller, de surveiller, d'être aux aguets (*Not' bianc tchait dyètte ènne raite*), voire de patrouiller (comme les soldats *que dyèttant dains le v'laidge*). Rey fait allusion à la coutume était de guetter les morts ou les moribonds, de veiller. Le patois dirait plutôt *voûedgeaie* (*Sai fanne l'é voûedgè tote lai neût*).

dyïndye,

lai dyïnde, la musique. *Di paipie è dyïndye*, du papier à musique. Dérivés : *in dyïndiaire*, un musicien; *ènne dyïndyouse grive*, une grive musicienne. Le mot *dyïnde* pourrait venir de gigue, *Instrument de musique à cordes frottées*.

ébâbi,

il y a bien des manières d'exprimer la surprise et l'étonnement en patois jurassien. *Chorpris* et ses variantes ne présente pas grand intérêt, car trop proche du français. Ce n'est autre que le mot *surpris* patoisé.

Voici, en revanche, d'autres mots ou expressions plus authentiques, attestés autant par l'usage que par les glossaires. *I seus ébâbi de savoi qu'èl ât moûe. Je suis étonné de savoir qu'il est mort* (Simon Vatré). *Ébâbi*, à la fois infinitif et participe passé à valeur adjectivale, dérive du verbe français *ébaubir*; aujourd'hui sorti de l'usage, mais qu'on trouve chez Molière et chez Mme de Sévigné. Etymologiquement, le verbe *ébaubir*; étonner, vient du latin *balbus*, bègue. Peut-être a-t-on tendance à bégayer sous l'effet de la surprise.

Ébâbi a un synonyme : *écâmi*. *Çtu qu'ât aivu l'pus écâmi, ce feut moi*. Celui qui a été le plus surpris, ce fut moi.

A qui vous faisait part, dans le plus grand secret, d'une nouvelle surprenante, vous exprimiez votre incrédulité :

- *Vôs saites, çte Filélia, èlle ât oblidge de s'mairiaie.*
- *Ç'que vôs dites! Gnan, mains, ç'ât des mentes.*
- Vous savez, Filélia, elle est obligée de se marier.
- Ce que vous dites! Non mais, c'est une blague!

Rappelons qu'autrefois, être obligée de se marier, pour une fille, c'était tomber enceinte. Au regard de la morale et de l'opinion, seul le mariage pouvait sauver le déshonneur et calmer les rumeurs.

Ajoutons encore l'adjectif *fri*, saisi, surpris. *Èlle feut fri en aïppregnant lai novèlle*. Elle fut saisie en apprenant la nouvelle (Jean-Marie Moine). *Fri*, à l'infinitif, signifie frapper. Il s'utilise aussi pour indiquer les heures : *Èl é fri les dieche*. Il a sonné dix heures. Il correspond au vieux verbe français *férir*, conservé dans l'expression *sans coup férir*.

Localement, on trouve aussi *bërtaie*, *émayi*, *bieutchie*. Le glossaire de Jean-Marie Moine, déjà cité, et qui constitue la référence la plus complète, donne les exemples suivants: *Ç'qu'èlle é dit m'é bertè*. Ce qu'elle a dit m'a surpris. *Èlle n'ât piepe in poi émayi*. Elle n'est pas du tout étonnée. *Èlle nôs é vlu bieûtchie*. Elle a voulu nous surprendre.

s'ébieugi,

se perdre. *Lai crou était piaicie tchu in socle en pieres âchi aivô heûte sens, piaicies c'ment dés égraies èt qu' s'ébieujînt dains cte chi boinne tiere*.

Le socle consistait en une succession de marches, octogonales elles aussi, qui se perdaient dans la terre généreuse.

L'exemple ci-dessus, tiré des "Contes sages", montre combien le passage d'une langue à une autre est délicat et met en évidence l'effort d'adaptation. Une marche octogonale a huit côtés, *heûte sens*. Une succession des marches se présente *c'ment dés égraies*, comme des escaliers. Et ces derniers se

perdent, s'enfoncent, disparaissent. Le verbe patois *s'ébieugi* rend bien l'idée. JMM donne deux exemples à la forme active : *Èl é ébieugi son couté*, il a égaré son couteau. *Rébiaie l'patois, ç'ât ébieugi l'âme de son câre de tiere*, oublier le patois, c'est perdre l'âme de son coin de terre.

Y aurait-il une relation entre *ébieugi*, perdre, et *ébieuyi*, éblouir? Difficile de l'affirmer.

écâçhets,

ricanements. *Lo Xaviere m' jurait lo deseûdge en mé dés moquous écâçhets*. Xavier, stupéfait, mesurait le désastre au milieu des ricanements. (in "Contes sages", La croix de finage)

Cette citation montre une fois de plus la difficulté de traduire sans trahir. Le traducteur ne peut pas se contenter de la correspondance littérale, autrementdit de faire le lien terme à terme. En plus du sens, il s'efforce de rendre l'atmosphère et le rythme.

JMM traduit *écâçhet* par éclat de rire : *Ch't'aivôs ôyi ces écâçhets*. Si tu avais entendu ces éclats de rire. Le lien entre "éclat" et *écâçhet* est évident.

Notons également, dans la même famille :

Écâçhaie, écacher, aplatir, écraser; *èl écâçhe des fruts dos ses pies*; il écrase des fruits sous ses pieds. JMM.

Écâçhaie di bôs, fendre du bois.

échaboulaie,

Boivin rentre en l'hôtâ en traivoichaint son çîô et en échaboulaint ses dg'rènnes que s' démoénnant dains in brut de pieumes. Boivin entre chez lui en traversant son clos et en effarouchant les poules qui s'agitent dans un bruissement de plumes. (in Contes sages, Le dernier envol du condamné). *Échaboulaie*, effaroucher, effrayer, épouvanter.

Ce verbe pourrait, semble-t-il, être rattaché au français "sabouler", verbe sorti de l'usage et qui signifie malmener sans ménagement, et au figuré bouleverser, troubler, issu du croisement de saboter et de bouler, selon le Trésor de la Langue française. Dans la même famille, on trouve une saboulée, une volée de coups, qui correspond en patois à *enne échaboulée*. *È y' é fotu enne échaboulée*. Il lui a donné une volée de coups. JMM

échaipouse,

Les échaipouses faint lai bue en lai r'viere. Temps lointain où les lavandières faisaient la lessive à la rivière et étendaient le linge sur le pré pour qu'il sèche *â sraye, au soleil*. A l'aide d'une brosse de racine et avec du savon de Marseille, elles frottaient énergiquement le linge sale sur l'*échaipoûere*, la planche à lessive. Parfois, l'action se déroulait *atoé di bené*, autour de la fontaine, ou bien aux lavoirs publics, comme à Coeuve, village connu pour sa talentueuse troupe de théâtre qui s'appelle précisément *Les Échaipouses*.

Ébrâyouse est un synonyme d'*échaipouse*. Comme pratiquement dans tous les cas, nous rencontrons de nombreuses variantes graphiques.

Jean-Marie Moine, ardent défenseur de notre patois et qui lutte pour sa survie, donne aussi à ces mots le sens moderne de machine à laver. *Nôs ains daivu tchaindgie d'échaipouse*. Nous avons dû changer de machine à laver le linge.

La sonorité du mot *échaipouse* rappelle le bruit que font les lavandières, ce qui semble expliquer son origine. Les jours de lessive, l'eau giclait joyeusement *et chap' et chap'* sous les coups redoublés

des *échaipouses*. Ajoutez à cela le comméragé. Leurs maris n'étaient pas épargnés. On les disait cancanières.

échomblaie, aissannaie,

assommer. Si la relation entre *aissannaie* et assommer est évidente, il n'en va pas de même pour le verbe *échomblaie* dont l'origine reste obscure. L'ancien fr et le fr moyen connaissent le verbe *enchomer*, avec le sens de frapper, blesser.

écregneûle,

chétif, se dit d'une personne très maigre. Injurieux : *Échpèche d'écregneule*. Espèce d'avorton ! SV. A rapprocher peut-être du verbe *crâtre*, croître. Expression : *È n'crât ni è n'creve*. Littéralement : Il ne croît ni ne crève. Il végète.

Écregneûle se dit d'un être chétif, maigre, faible. *Dains ç'te famille, ç'ât tus des écregneûles*. Dans cette famille, ce sont tous des maigrichons (JMM)

D'un être chétif, sans longue espérance de vie, on disait crûment : *Ç't'écregneule, è n'veut p'allaie tchiere és étoules*. Littéralement : Cet avorton n'ira pas chier sur les chaumes. Autrement dit, il ne passera pas l'automne.

Péjorativement, *écregneûle* prend le sens de nabot, d'avorton (*aivotchon*). Son origine demeure un mystère.

Localement, *écregneûle* a désigné le petit oiseau, notamment le rossignol. On évitera de le confondre avec un *écregnat*, qui est un petit écriin, ou avec une *écreugne*, cabane, hutte, ou encore un *écreût*, un coup de tonnerre.

égralaie,

ce verbe, dont le sens général est abîmer, endommager, détériorer n'est pas sans rappeler la grêle, dont il dérive. *Él égrâlè tot ç'què toutche*. Il abîme tout ce qu'il touche. (JMM). Polysémique, *égrâlaie* signifie aussi grêler, frapper, rosser. On dira *ènne égrâlèe*, une chute de grêle et, au figuré, *ènne égrâlèe d'côps*, une volée de coups. Dérivent du même radical *lai grâlè*, la grêle; *in grâlon*, un grêlon.

Au fil du temps, il s'est produit une confusion entre l'adjectif grêle (du latin *gracilis*, gracile) et le substantif grêle, du vieux mot *gresle*, qui nous adonné grésil. Rien à voir donc avec ses paronymes *égrelè* et *griyat*. Être *égrelè*, c'est être assoiffé, et quand on a trop étanché sa soif après avoir fait la noce, on a *les griyats*.

Simon Vatrè nous apprend qu'être *égrâlè poi les bossates*, c'est être marqué par la petite vérole.

Lai véye Aigathe s'en rvînt d'lai foérêt d'aivô in poijin fêchîn d'bôs ch'lés épales. « Yè vôs n'èz p'de tchairrat? » qu'yi dit ci Lucien di Crâs. - *I en aivôs yun*. *Mains ces crevures de gosses m'l'aint tot égrâlè*. La vieille Agathe revient de la forêt portant un lourd fagot sur ses épaules. « Mais, vous n'avez donc pas de petit char? » lui demande ce Lucien du Crêt.- J'en avais eu, mais ces petits vauriens me l'ont complètement abîmé.

encapoulaie,

Nos ouvrages patois de référence traduisent *encapoulaie* et sa variante *empoulaie* par jucher, brancher, aguiller, percher. Dans leur sens intransitif, les verbes, brancher, percher signifient

respectivement être juché sur une branche, sur une perche. *Les dindons] branchaient dans l'arbre, près du portail* (Pourrat). Jucher et percher connaissent aussi un emploi transitif : jucher un enfant sur ses épaules. Quant à aguiller et à ses dérivés, ils sont propres à la Romandie et peu usités dans le Jura. Aussi est-on surpris de le trouver sous la plume de Vatré.

Le dictionnaire romand les cite :

- aguiller, mettre un objet dans une position élevée et souvent instable : « Il avait été chargé d'aguiller le coq sur le clocher. »
- aguillage, amoncellement d'objets en équilibre instable : « Il avait fait tout un aguillage de meubles au galetas. »
- aguillé, perché, juché aguillé à la cime d'un cerisier.

Dans *encapoulaie*, on remarque le préfixe *en* suivi de la racine *cap* que l'on retrouve dans le mot *capiron*, la cime (du sapin). *Être encapoulé tchu in aibre*, être juché sur un arbre.

Selon la même logique, Vatré traduit *encapoulaidge* et sa variante *empoulaidge* par aguillage, juchage.

Empoulaie a un homonyme : *empoulaie* ou *empouli*, mettre en perce : *empoulaie in véché*, mettre un tonneau en perce et y fixer un robinet (*poula*). *L'empoulou* est chargé de cette opération.

ènne airrâte,

un butoir. La similitude avec le fr arrêt est évidente. *Airrâte* désigne aussi le cliquet qui permet de bloquer une roue. Quant à *l'airrâte de rûe*, il s'agit du bouleroue, borne placée à l'angle d'un édifice, d'un mur, d'une porte pour en écarter les roues des voitures.

ensoinne,

ensemble. Var **ensoène**. *Ès sont aidé ensoinne*. Ils sont toujours ensemble.

Littre : Picard, ensane, insiane ; bourguig. ansanne ; ital. insieme,; du latin in, en, et simul, ensemble.

erbâ,

automne. Pourrait provenir de l'allemand Herbst ou, selon d'autres, du français herbe. Variantes : **ârbaux, aurbaux, arbôs**. *L'erbâ ât yènne dés quatre séjons*. L'automne est l'une des quatre saisons. On l'appelle aussi le *drie-temps*.

esquintaie,

correspond au verbe esquinter, du registre familier, avec plus ou moins le même sens. *I m'seus esquintè*, je me suis blessé. *Le soi, i seus esquintè*, le soir, je suis fatigué, vidé, vanné. *Léche mes brelitches, te m'les veus esquinaie*, laisse mes lunettes, tu vas me les abîmer. Probablement lat. vulg. *exquintare* proprement « mettre en cinq ». SV propose un syn : **airhaintchie, à rapprocher du verbe déhancher**. *Airhaintchie* > *air* + *haintche* (la hanche) + *ie* (infinitif) que JMM traduit également par corrompre, débaucher. *C'ment qu'an peut dînche airhaintchie les djûenes* ? Comment peut-on ainsi débaucher les jeunes ?

étchvantè,

ahuri, étonné. Rappelons la relation entre étonné et tonnerre : le verbe étonner vient du latin

attonare frapper de la foudre. Quant à ahuri, il dérive de *hure* et a pu être employé en parlant de celui qui a une chevelure hérissée, qui perd contenance, qui s'affole sous l'effet de la stupeur. En revanche, il nous est difficile de rattacher *étchvante* à une souche connue.

Les deux exemples suivants, tirés du glossaire de JMM, nous éclairent quant à l'usage de ce participe passé : *En son aidge, ran n'letchvante pus*. A son âge, rien ne l'étonne. *Étchvants, ès fuant d'vaint dandgie*. Ahuris, ils fuient le danger.

s'évadnaie,

s'évader, s'échapper, se sauver. La parenté entre *s'évadnaie* et *s'évader* est évidente, ce qui suppose une origine commune, Mot emprunté au mot latin *evadere*, même sens, lui-même construit sur *ex + vadere* (aller).

Trois exemples pris chez JMM nous en ferons mieux comprendre l'emploi :

Vôs se n'vlèz pud évadnaie. Vous ne vous échapperez plus.

Nôs tchvâs s'sont évadnè. Nos chevaux se sont évadés.

È s'évadene tiaind qu'an s'aippretche. Il se sauve quand on s'approche.

Selon Vatrè, *in évadnè* est un rouleur, *ènnè évadnèè* une rouleuse, une fille peu sérieuse. *Çte baïchatte, ç'ât ènnè évadnèè*, cette fille est peu sérieuse.

èyûere,

èyûere (variante : *éyue*) est un verbe éminemment polysémique. Le glossaire de Jean-Marie Moine ne mentionne pas moins de huit acceptions différentes qui tournent toutes autour de la notion d'arranger, accommoder, de s'occuper de. Citons, à titre d'exemples *èyûere les bêtes*, fourrager, *èyûere les afaints po l'école*, préparer les enfants pour l'école, *èyûere in boquat de sint-Djôsèt*, composer un bouquet de perce-neige, ces charmantes annonciatrices du printemps et qui éclosent précisément vers la saint-Joseph, *èyûere in moéyat*, assaisonner un rôti, *èyûere ènnè sâce*, préparer une sauce, *èyûere lai salaidge*, préparer la salade *èyûere in malaite*, soigner un malade. *E n'ât p'ajjie, hein vôs, d' èyûere des véyes dgens*. Il n'est pas facile, n'est-ce pas, de prendre soin des vieillards.

Nos recherches ne nous ont pas permis d'en déterminer l'étymologie et il est délicat de formuler une hypothèse. Un lien avec *éyu*, élu, est peu vraisemblable.

fie,

acide. Diminutif **fierat**, aigrelet. *Les beûtchîns sont fies*. Les pommes sauvages sont acides.

Fie a survécu longtemps en français régional. Ainsi, on pouvait entendre : Cette salade est fière, tu as mis trop de vinaigre. Se dit aussi de la choucroute. Mot répandu en patois de Franche-Comté et qui vient, selon Cdond, du latin *ferus*, sauvage.

Ne pas confondre avec *lo fie*, le fer, ni avec l'adj *fie*, fier, qu'on trouve dans la jolie expression *fie cment in pou*, fier comme un coq (et non pas fier comme un pou). *Pou* désigne ici le coq, le mâle de la poule. *Pou* (patois) et poule (français) ont donc la même origine bas-latine. Mais attention, poule en patois se dit *dgerènne*. *Rentrèz vos dgerènnes, i lâche mon pou*. Rentez vos poules, je lâche mon coq, c'est à dire mon garçon fougueux comme un coq. Avertissement charitable aux parents de jeunes filles.

Cherchez la traduction de *fie* dans les glossaires. Vous trouverez fer, fier, et aigre. En réalité, nous

sommes en face de trois mots distincts qui, en patois sont de parfaits homonymes homographes.

Premier cas : *fie*, au féminin *fiere*, aigre, acide. *Les beûtchîns sont fies*. Les pommes sauvages sont acides. Le mot pourrait venir de *fiel*, amertume, du latin *fel*, la bile, le fiel. Il semble résulter de la chute du final. A titre de comparaison, outil qui conserve son *t* à l'écrit le perd à l'oral. Cette piste est très vraisemblable. *Fierat*, aigrelet en est un dérivé. *Ci vin ât fierat*. Ce vin est aigrelet. Notons en passant que le vinaigre se dit *vardjus* ou *voirdjus*. A comparer avec le substantif français verjus, suc extrait de raisin vert. Le verjus entre dans la composition de la moutarde de Dijon. Des *fies-tchous* ou *des tchôs salès*, c'est de la choucroute, tandis que des *fieres-raives* sont des raves salées. Il nous est arrivé d'entendre : « Ben, dis donc, elle est fière, ta salade. » Ce qui prouve, s'il en était besoin, que le patois survit et surgit spontanément.

Fie, fier ; *lai fiertè*, la fierté. *Mon Due, ç' qu'èl ât fie !* Mon Dieu, ce qu'il est fier ! Rien à voir avec l'acidité. L'adjectif patois *fie fier*, est issu du lat *ferus*, sauvage, qui nous donne féroce.

Enfin *fie*, fer. Encore un mot d'origine latine : ferrum, le fer. *È fât baïttre lo fie di temps qu'èl ât tchâd*, dit le proverbe. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Dans le même champ, on aura

fie-bianc, fer blanc ; *fie è gaves*, fer à gauffres. *Fie-fûe* désigne le briquet ou le fusil. Relevons enfin le charmant néologisme *oûjé d'fûe*, pour parler de l'avion, cet oiseau de fer.

fie d'airtchâ,

fil d'archal. L'archal est un alliage de cuivre et de zinc appelé aussi laiton.

Selon Littré, archal vient de orichalcum, du terme grec composé de deux mots signifiant montagne et airain ; mot à mot, airain de montagne, ainsi nommé à cause de l'origine attribuée à cette substance métallique.

Ne pas confondre **airtchâ** avec **airtchie**, archer.

fierobe,

quand la journée de travail s'achève, on a *fierobe*, ou on fait *fierobe*. *Ès ché, an fait fierobe*. A six heures, on arrête le travail (JMM). Le mot survit dans le français régional, notamment en Ajoie : Salut, Paul tu as déjà *fierobe*? Tu as déjà fini ta journée? L'origine germanique est évidente. En allemand, *Feierabend* a le même sens. *Fierabend machen*, cesser le travail. Fierobe est également un patronyme. La ferme de Masesselin, au bord du Doubs, sur la commune de Soubey, a longtemps été tenue par une famille Fierobe. La ressemblance est fortuite.

fri,

frapper.

Ce verbe correspond au verbe archaïque férir, qui survit dans l'expression « sans coup férir ».

Èl é fri lès onze. Il a sonné (ou frappé) onze heures.

Simon Vatré donne les exemples suivants :

Fri è grands côps, frapper à grands coups.

Fri di pie, trépigner, littéralement frapper du pied.

Au figuré, on a la charmante expression "*Fri tchu les boûetchêts*", tirer les vers du nez, littéralement frapper sur les buissons. *I âi éssaiyie de fri tchu les boûetchêts, mains è n'é ran dit*. J'ai essayé de (lui) tirer les vers du nez, mais il n'a rien dit.

Autre exemple : *Quéqu'un fie en lai pouêche*. Quelqu'un frappe à la porte. JMM

Au participe passé : *I seus vni tot fri*. J'ai été saisi, surpris.

Provençal : ferir ; espagnol : herir ; italien : ferir. Du latin ferire, frapper.

gailifraie,

dans son glossaire des Franches-Montagnes, Marie-Louise Oberli signale la variante *gâfraie*, en usage sur le Haut-Plateau. Ce verbe signifie se goinfrer, bouffer, gloutonner, dévorer. Le patois de Chatenois a *galafrâ*, verbe polysémique qui s'utilise aussi dans le sens de dilapider, dépenser inconsidérément, comme le fils prodigue. *Bâfraie*, *engatchie*, *engoulaie* sont autant de synonymes qui expriment l'idée de gloutonnerie. Le moyen français connaît le substantif *galifre*, homme vorace. Comme notre *bouffer*, le verbe *gailifraie* fait partie du langage familier. Il a une connotation ironique.

Il apparaît dans une *fôle* (histoire) orale, recueillie en pays d'Ajoie :

Jean-Pierre était connu pour son appétit glouton. A l'occasion de St-Martin, on fait bombance. Jean-Pierre regarde, médusé, les victuailles préparées en abondance.

- *T'veus r'poéyai r'galifraie, Djain-Piere*, lui dit un moqueur. Tu vas pouvoir t'empiffrer, comme d'habitude.

Le goinfre, blessé dans son orgueil, quitte la table.

- *Eh bîn, te galifrerés tot pa toi*. Eh bien, tu boufferas tout seul.

Mais notre amateur de bonne chère ne peut faire taire sa gourmandise. Après avoir *boqué* (boudé) quelques instant, il rejoint sa place parmi les convives et se met à *galifraie* avec avidité.

Le Trésor de la langue français signale le substantif masculin *galfâtre*, qui s'applique au goinfre et au propre à rien. Selon la même source, on le trouve chez Léon Bloy, Anatole France, Balzac. Quant à l'origine du mot, elle est difficile à établir.

grebi,

i seus t'aivu és moûres d'lai sens d'Vindlîncoèt, è y en aivaît tot grebi. Je suis allé aux mûres du côté de Vendlincourt. Il y en avait à foison. L'adverbe *grebi* et ses variantes *grebè*, *greblè*, *griblè* expriment l'idée d'abondance.

L'origine reste obscure. Deux hypothèses s'affrontent en ce qui concerne l'étymologie. Le mot pourrait venir de criblé, dont la sonorité est proche. *Un visage criblé de taches de rousseur*. Et, au figuré, *être criblé de dettes*. (Robert). Certains auteurs l'apparentent au latin *crebitas*, multitude, mais cette interprétation n'est pas certifiée.

Pour l'anecdote, signalons que la dernière métayère de la ferme du Morimont taxaient les cueilleurs de mûres qui grapillaient sur ses pâturages. Elle encaissait deux francs suisses par bidon, quelle que soit la taille du récipient. Il était difficile pour les amateurs de mûres d'échapper à la vigilance de son fidèle domestique, un ancien soldat allemand qui avait renoncé à rentrer dans son pays à la fin des hostilités et que la vieille avait recueilli. Précédé de son chien, il fondait sur les cueilleurs comme un rapace sur sa proie.

groncenaie, groncie,

grogner. *Lai baichatte ât aivu bîn groncenèe*. La fillette a été bien grondée. De l'all grunzen, même

sens. Dieser Mann grunzt. Dérivés *groncenou*, *grognon*. Synonymes **grimoûnaie**, **granmoinnaie**, **eurnondaie**.

Pour grommeler, gronder, ronchonner; rouspéter, notre patois dispose du verbe *groncenaie*, aux sonorités évocatrices. Le *groncenou*, quand il *groncene*, quand il murmure entre ses dents, pousse des *gronceinements* comme le cochon qui grogne en agitant son groin. Sans doute faut-il voir là l'origine du mot. *L'père groncene po in ran*. Le père rouspète pour un rien. (JMM) L'ancien français possède le verbe *gronir*; qui lui-même vient du latin *grunnire*. Le verbe *groncenaie* présente de nombreuses variantes, notamment *groingnie*, *groncie*, *greumelaie*, *ronnaie*.

Bien que de sens proches, le synonyme *grimoûnaie* ou *gremoinnaie* s'apparente plutôt à gourmander, réprimander. *I m'seus fait gremoinnaie poi l'régent*. Je me suis fait réprimander par l'instituteur.

Nous avons entendu, sur les bords de la Coeuvalte, le verbe *bret'naie*, qui correspond à jargonner, parler de façon peu intelligible. Ce verbe familier n'a pourtant pas été retenu par les glossaires qui font autorité. Il résulte certainement de l'onomatopée et peut être associé à *breton*, synonyme de *baidgé*, bavard. Aucun lien avec le Breton de la Bretagne bretonnante. Celle qu'on surnommait la *Brebre*, aussi pingre que bigote, faisait paître son unique vache sur le pré du voisin tout en *bretonnait des alumairiâs*, tout en marmonnant l'angélus.

grôtaie,

è foûeche de pâije et de mujatte, èl aivait grôtè è faire è crâtre cintçe aspèrdges. In vrai miraitçe dains not' coénat. À force de science et de patience, il avait réussi à faire pousser cinq asperges. Un vrai miracle sous nos climats. (B. Chapuis, Lai Brebre).

Èl aivait grôtè, plus-que-parfait du verbe *grôtaie*, réussir. Selon Simon Vatré, *grôtaie* vient de l'allemand *geraten*, même sens, et dont le synonyme est *gelingen*. *Èlle é grôtè son côp*, elle a réussi son coup, écrit Jean-Marie Moine. Le verbe *grôtaie* s'utilise aussi pour exprimer le doute : *È pourrait grôtaie*, il se pourrait que (SV).

grulatte,

lai grulatte, gelée de ménage, dite aussi *dgealaie*, figure en bonne place au plantureux menu de la Saint-Martin. La variante du Haut-Plateau est *grelatte*, que Marie-Louise Oberli traduit par gélatine. Le mot *grulatte* signifie aussi tremblote, frisson. Il survit en français régional dans l'expression "*Je grule de froid*", je tremble de froid, je grelotte. Celui qui tremble, de peur ou de froid, est un *grulou*. *Èl é la grulatte*. Il a la tremblote.

Pour revenir au domaine culinaire, citons encore ce nostalgique des gelées d'antan : *Ai Saint-Maitchin, mai mère nôs fsaît aidé d'lai boinne grulatte*. A Saint-Martin, ma mère nous faisait toujours de la bonne gelée.

hèrtaince,

héritage. *Poi qué djue d'hèrtainces*, par quel jeu d'héritage (BC, La croix de finage).

La signification de ce mot ne pose pas de problème, pas plus que son origine. Mais ce qu'on peut observer ici, c'est le phénomène de rivation, le passage du verbe au substantif, *hèrtaie* > *hèrtaince*. Dans ce cas particulier, là où le français recourt au suffixe -age, le patois use du suffixe -aince.

Cependant, les mots patois en -aince sont peu nombreux. Citons *beuv'niaince*, bienvenue; *rcheuv'niaince*, souvenir lointain, souvenance chez La Fontaine (J'ai souvenance, qu'en un pré de

moines passant ...); *afaince*, enfance; *tchaince*, chance; *caiyaince*, croyance ...

En revanche, la liste est longue des mots en *-aidge* et qui correspondent à notre suffixe *-age* : *usaidge*, usage; *ménaidge*, ménage; *gaidge*, gage; *vlaidge* (parfois *vlèdge*) village.

hésaïd,

hésaïd et hasard sont proches vus sous l'angle de la transcription graphique. Ils sont, pourrait-on dire, coulés sur le même moule. Même signification, mêmes emplois. On notera en patois la chute du *r* et la variation phonétique du *a*.

L'hésaïd fait bîn les tchoses, dit le proverbe. Le hasard fait bien les choses.

Bondjoué, Louise. È tot hésaïd, vôs n'airîns p'in pô d'socre è m'prataie. Bonjour, Louise. À tout hasard, vous n'auriez pas un peu de sucre à me prêter?

Les croix de finages se dressent *à hésaïd dés tch'mins*, au hasard des chemins.

Comme la plupart des mots patois, *hésaïd* connaît de nombreuses variantes. On relève, dans la même famille le verbe *hésaïdgaie*, hasarder et sa forme pronominale; l'adjectif *hésaïdgeou*, hasardeux.

On trouve également des synonymes :

Lai vâdyèye é vlu, le hasard a voulu ... *Ènne vâdyèyouse* (ou *vâgouse*) affaire, une entreprise hasardeuse.

Il est intéressant de noter que hasard est un emprunt à l'arabe et qu'il nous est parvenu par l'intermédiaire de l'espagnol. Hasard a désigné au moyen âge un jeu de hasard. *Lai p'tête bête* était un jeu de hasard très en vogue. Les joueurs engageaient de l'argent et couraient de gros risques. Raison pour laquelle ce jeu a été interdit.

l'hôtâ,

il n'existe pas de mot français qui rende l'atmosphère de ce mot à la charge affective si prononcée. *L'hôtâ*, c'est tout à la fois la maison, la demeure, le domicile, le foyer, le chez-soi, le logis, le bercail, voire le home. Si l'on tente une comparaison avec l'allemand, *hôtâ*, à connotation intime, se rapproche plus de « Heim » que de « Haus ». *Voû qu'an feuche, ran ne vât l'hôtâ*, écrit Simon Vatré. Où qu'on soit, rien ne vaut la maison, sa maison. Traduction très approximative. Les jeunes gens qu'on envoyait terminer leur scolarité en Suisse allemande avaient *lai grie de l'hôtâ*, la nostalgie du foyer.

Empruntons quelques exemples à Jean-Marie Moine. D'un vagabond, on pourra dire : *Niun n'coégnât son hôtâ*. Personne ne connaît son adresse. - *Èlle é trovè di traivaiye è faire en l'hôtâ*. Elle a trouvé du travail à faire à domicile. - *Lai mère ât l'tiûere de l'hôtâ*. La mère est le cœur du foyer. - *Mai tainte s'piaît bîn en l'hôtâ di Bon Ch'coé è Mij'rez*. Ma tante se plaît au home du Bon Secours à Mizerez. - *I seus péssè d'vaint yote hôtâ*. Je suis passé devant leur habitation.

Hôtâ est à mettre en relation avec le mot français « hôte ». Ce dernier ainsi que ses dérivés trouve son origine dans *hospitem*, accusatif latin de *hospes*, celui qui donne ou reçoit l'hospitalité. *Hospice*, *hôpital* et *hôtel* font partie du même ensemble sémantique. Dans les chambres d'hôte, très en vogue actuellement, on se sent comme à *l'hôtâ*, comme à la maison.

Les familles nobles avaient souvent leur hôtel particulier. Songeons à l'Hôtel de Gléresse, à Porrentruy, qui abrite actuellement les archives et le fond ancien. Telle résidence secondaire affiche

L'hôtâ sur sa façade. On doit s'y sentir bien. Notons encoe que L'hôtâ est le titre d'une brochure éditée par l'ASPRUJ.

kwéhr,

le fusil, est directement calqué sur l'allemand Gewehr. De sorte que nos anciens *soudaîts* (soldats) n'auraient pas été désorientés en entendant aboyer l'appel aux armes « An die Gewehre! »

Le soudaît nenttaye son kwéhr. Le soldat nettoie son fusil. (JMM). *Kwéhr* a aussi le sens de briquet.

Une femme méchante pouvait être traitée de *véye kwéhr*, vieux fusil. Peut-être l'entourage lui souhaitait-t-il secrètement un coup de fusil, ce qui pourrait expliquer cette curieuse métonymie. L'expression, peu charitable, est rapportée par SV.

Kwéhr a deux synonymes, *fuji* (ou *fusi*), si proche du français fusil, et *fie-fûe*, un mot évocateur composé de *fie*, fer, et de *fûe*, feu. Le *fie-fûe* est donc ce bout de fer redoutable qui crache le feu. Superbe image! *Le tcheussou vait en la tcheusse d'aivô son tchîn èt peu son fie-fûe.* Le chasseur va à la chasse avec son chien et son fusil.

Nous attirons l'attention sur deux paronymes : *fuji* (variante *fusi*) cité plus haut et *feûsi*. Le *feûsi* est un affiloir, c'est à dire un instrument servant à aiguiser. *L'boétchie aidiuje son couté chu son feûsi.* Le boucher aiguisse son couteau sur son affiloir. Selon la région, et sous l'influence germanique, on dit plutôt *schtâl* que *feûsi* (allemand Stahl, acier).

lâdes,

la lâde, les lâdes. Le mot désigne les volets, les contrevents. Il a une origine germanique. En effet, en allemand, *das Laden* (ou *Fensterladen*) désigne le volet. Il signifie aussi magasin (*Kaufladen*). *È fât çhouere les lâdes.* Il faut fermer les volets. JMM. *D'rie les çhôs lâdes, és djûeyînt en lai p'tête bête.* Derrière les volets clos, et les ils jouaient à la petite bête. (in *Contes sages, Le dernier envol du condamné*). Au moyen âge, les lâdes de certaines boutiques, abaissés, pouvaient servir de tables où l'on étalait la marchandise.

m'nujatte,

Po faire lai salaîdge és tchôs, écrit Simon Vatré, *an lai pesse en lai m'nujatte.* Pour faire la salade aux choux, on la passe au couteau à légume. On reconnaît le mot *m'nu* qui n'est autre que l'adjectif français "menu" mais qui a aussi le sens de "petit linge, tel que l'atteste Jean-Marie Moine dans cet exemple : *Adj'd'heû, ç'ât l'joué d'lai bue di m'nu.* Aujourd'hui, c'est le jour de la lessive du petit linge.

La racine *m'nu* entre dans la composition de nombreux mots. *M'nujie* signifie "hacher", mais aussi travailler le bois comme le *m'nujie* ou *m'nusie*, menuisier. Des *m'nusats* sont des fragments : *des m'nusats d'potats*, des fragments de poterie. *M'nujie* désigne aussi le cerfeuil et autres fines herbes utilisées notamment pour la soupe.

maignin,

selon SV : *magnin*, chaudronnier ambulant, venant en général d'Italie. Fm : *maignin*, "Rétameur, chaudronnier ambulant" *Les maignins allînt de v'laidge en v'laidge.* Les rétameurs allaient de village en village. TL : « Les colporteurs d'Auvergne étaient attendus chaque hiver dans le Bassin Parisien (...); ceux du Piémont vendaient des articles analogues dans toute la plaine du Pô, associant souvent à ce petit commerce, comme les Auvergnats, une activité artisanale de rétameur,

chaudronnier, vannier (Lesourd, Gérard, Hist. Econ., 1966) » Étymologie, hypothèse : pourrait venir de main, une des définitions de *maignin* étant travailleur manuel. Les *Maignins* sont les habitants de Plagne. JMM.

maïyennou,

qui pourrait avoir la même origine, est employé parfois dans le sens de bricoleur amateur. Il a souvent une connotation péjorative. *Ç'ât in sacré maïyennou, çtu-ci.* C'est un sacré bricoleur, il fait tout juste confiance. Dans la même famille, signalons le verbe **maïyennaie**, hésiter, tergiverser. Rappelle manigancer. *Aiprés aivoi prou maïyennè, èls aint fait ci mairtchie.* Après beaucoup d'hésitations, ils ont conclu le marché.

mâlaimorè,

Simon Vatré traduit *mâlaimorè* par acariâtre. Le synonyme qu'il en donne est *mâlainmè*. *Nôs vétçhans â moitan d'mâlaimorèes dgens*, écrit Jean-Marie Moine. Nous vivons au milieu de gens acariâtres.

Bien que de sens proche, les deux termes, pourraient être de souches différentes. Décomposé, *mâlaimorè* nous donne *mâl* + *aimorè*. Faut-il y voir la mauvaise humeur (*mal* + *humeur*), le mauvais amour (*mal* + *amour*) ou le mauvais *more*, la sale gueule (*mal* + *more*)? *Des mâlaimorèes dgens*, des gens acariâtres, toujours de mauvaise humeur, toujours mal tournés, *aidé mâ viries*, sont nécessairement *mâlainmès*, mal aimés. Le *mâlaimorè* fait la trogne, *è fait in peut more*.

Amour se dit *aimo*, *aimoé*, *aimoué* ou encore *aimour*. Le participe passé du verbe *ainmaie*, aimer, est *ainmè*, aimé. Bien-aimé, -e se dit *bîn-ainmè*, -e. Deux exemples tirés du glossaire de JMM : *Èlle é lai griè d'son bîn-ainmè*. Elle a l'ennui de son bien-aimé. *Èl embrasse sai bîn-ainmèe*. Il embrasse sa bien-aimée.

L'humeur se traduit généralement par *aigrun*. *Ètre de croûye aigrun*, c'est être de mauvaise humeur, littéralement être d'humeur aigre.

Notons encore, pour l'anecdote, que l'adjectif acariâtre vient probablement du nom de l'évêque saint Acharius, en français saint Acaire, qui guérissait les fous (Alain Rey).

maléchpoi,

le pou s' débaitait aivô lai raidge di maléchpoi. Le coq se débattait avec la rage du désespoir. (in Contes sages, Le dernier envol du condamné). *Maléchpoi* se décompose en *mâ* ou *mal* devant une voyelle, et *échpoi* qui signifie espoir. *Maléchpoi* peut donc se traduire par *désespoir*. En tant que préfixe, l'adverbe *mâ* ou *mal* se combine avec des noms ou des adjectifs pour en former l'antonyme. On aura ainsi *mâlhèvrourou*, -ouse, malheureux. Dans " Le dernier envol du condamné", *Mâlhèvrourous câches* a été rendu par "Cartes fatales". En français, on parle d'un malheureux accident ou d'un accident fatal.

Relevons d'autres cas au gré du glossaire de JMM :

- *mâbaîti*, éclopé; littéralement mal bâti
- *mâbèye*, maldonne, ou fausse donne; un terme bien connu des *stoেকেurs*
- *mâbîn*, la peine; le contraire de bien

Dans la chansons des Petignat, l'hymne patriotique ajoulot, nous avons *le mâtan* qu'il serait plus judicieux, compte tenu de l'étymologie, d' écrire *mâtemps*, le mauvais temps, et, par extension, le

mauvais sort, le démon. *Que le mâtan tché les Petignat, vivent les Aidjolats.*

mé,

lai mé ou *lai mè*, c'est la huche à pain qui sert aussi de pétrin. Elle est généralement munie de poignées pour en faciliter le transport. Le glossaire de Vatré en donne une illustration. Elle faisait partie du mobilier et des objets familiers et se trouvait dans toutes les fermes. *Mai mère pétrât d'l'ai pâte dains lai mé.* Ma mère pétrit de la pâte dans le pétrin (JMM).

La forme française *maie*, toujours en usage, se retrouve sous la plume de bons écrivains. Ainsi, Henri Pourrat, qui a recueilli des contes populaires et décrit la vie ancestrale d'Auvergne : *La métayère, qui venait de boulanger, raclait sa maie avec un vieux couteau.* (Henri Pourrat, *Gaspard, des montagnes*).

Notre *mé* n'est qu'une variante de la maie, terme bien français bien que peu usité, et qui remonte au latin *magis*, même sens.

Quelques homonymes dont il faut se méfier : *Lo mé*, qui vient de mât et qui désigne la perche. *An ont piantè in mé à nové maire.* On a planté un mât au nouveau maire pour fêter son élection. *Lo mé*, bouquet de feuillage cueilli au mois de mai, hommage au printemps. C'est le *feuillu* de la chanson : *Joli moi de mai, quand reviendras-tu / m'apporter des feuilles pour faire mon feuillu?* Enfin *lai mère*, la mère, par apocope, est parfois prononcé *lai mé*.

méneût,

minuit, ne pose aucun problème de traduction ni d'étymologie. Mais si le mot est retenu dans cette rubrique, c'est à cause de sa deuxième signification. Régionalement, *méneût* désigne aussi le nord. A titre de comparaison, en français, midi et sud sont équivalents. Le Midi de la France, le Sud de la France.

Dans les anciens cadastres conservés dans les archives jurassiennes, il n'est pas rare de trouver *Minuit* pour *Nord*, et, curieusement, placé au bas de la feuille. Posséder un champ au nord, c'est donc *aivoi in tchaimp d'lai sens d'méneût*.

C'est ici l'occasion d'énumérer les autres points cardinaux en patois, tels qu'ils figurent chez JMM :

Sud, *sen-di-tchâd*. *Lai vie vait vés lai sen-di-tchâd*. La route va vers le sud.

Est, *yeuvaint*. *Poérreintru s'trove â yeuvaint d'Codg'doux*. Porrentruy se trouve à l'est de Courtedoux, c'est à dire au levant.

Ouest, *coutchaint*. *Boé s'trove â coutchaint d'Mont'gnez*. Buix se trouve à l'ouest de Montignez, c'est à dire au couchant.

meûdre,

moudre. Dér. (s') **émeudre**, (se) mouvoir, (se) mettre en mouvement. Feu Madeline Froidevaux (-Queloz) a consacré un livre au patois du Clos du Doubs sous le titre *R'émeudre ci patois*, afin de le sauver de l'oubli.

meûrdgie

1. tas de pierres. *Les oétchies boussant chus ci meûrdgie*. Les orties poussent sur ce tas de pierres. JMM

2. Tas de toutes sortes de matériaux; de gravats, de décombres. *Ès déblaiyant in meûrdgie*. Ils déblaient un tas de gravats. JMM

Variantes : *meudgie, meûdgie, meurdgi, meûrdgi, meurdgie, moeurdgie*.

En français moyen, *murgier*, subst. masc. "Tas de pierres provenant de l'épierrement du sol". Du latin *muricarium*. (Trésor de la langue française),

Se dit ainsi en français régional, notamment en Ajoie.

Proverbe local : *Totes les pieres vont â meûrdgie*. Toutes les pierres vont au murgier. Comprenez : Les sous reviennent à ceux qui en ont déjà.

meûté,

museau, du bas-latin, *musus*. Au 13e siècle, on a le *musel*. Pour le passage au patois, on remarque une altération phonétique : le /s/ devient /t/ et le /l/ tombe. *Le meûté* n'est pas réservé aux animaux. D'un ivrogne, on dira qu'il a *in meûté d'boyou*, la face rougeade des buveurs.

Souignons le pittoresque de l'expression *maindgie è r'bousse meûté*, manger à satiété, jusqu'à en repousser (*rboussaie*) le museau.

â mitan, â moitan, en-mé,

au milieu

Associer à moitié, mitoyen et mi-

Dans le miton du lit

La rivière est profonde

Tous les chevaux du roi

Y vienn'nt en boire l'onde.

Aux marches du palais, vieille chanson française

Selon Rey, *moitan* ou ses variantes se retrouvent en Bourgogne en Franche-Comté; proviendrait de *médiu tantu* > *médius*, mi; *tantus*, tant; d'où *mitan*, et *miton* dans la chanson.

Èl ât tchoé â moitan di poiye. Il est tombé au milieu de la chambre. JMM.

Lo moitan de çte pomme ât peûri. Le milieu de cette pomme est pourri. SV

môle,

nos en graynîns les traits è lai cheute de ses môles dains de cés bieus yivrats è doubyes laingnes. Nous en tracions les rudiments à la suite de ses modèles dans des cahiers bleus à doubles lignes .

(in "Contes sages", Mai première maîtresse).

Môle, modèle, patron, vient de "moule". Dans le même champ sémantique, on trouve *môlaire*, peintre. *Ç'ât in môlaire di dûemoinne*. C'est un peintre du dimanche. (JMM). *Môle* a aussi le sens de moule et d'empreinte.

niâ,

pour inciter les poules à pondre, on déposait dans le nid ou dans le poulailler un *niâ*, en français nichet, oeuf factice de plâtre, parfois de marbre. *Boûeba, vai botaie ci niâ dains le nid des dgelènes*.

Garçonnet, va mettre ce nichet dans le nid des poules. (MLO) Le *niâ*, nichet, ne doit pas être confondu avec son homonyme *niâd*, une variante de *noud*, noeud. *Ç'te coüedge ât pieinne de niâds.* (JMM)

L'origine de *niâ*, nichet, ne fait aucun doute. Le mot correspond au français *niais*, du latin *nidax*, lui-même dérivé de *nidus*, nid. Est-ce à dire que la pondeuse est un volatile particulièrement *niais* qui se laisse duper? *Niais* a longtemps été employé au sens figuré pour qualifier une personne naïve. *Nigaud*, formé sur le latin *nidicare*, nicher, serait le doublet de *niais*. En terme de fauconnerie, le *niais* est l'oisillon pris au nid. Ce qui explique le deuxième sens. Le *niâ* est aussi le mioche, qui n'est pas encore sorti du nid. *È fât encoé poétchaie ci niâ.* JMM

À la question de savoir qui a brisé le verre, si l'on répond *Ç'ât ci niâ*, c'est évidemment ce nigaud, ce gamin, ce *niais* qui n'en fait pas d'autres. Mais si l'on répond *Ç'ât ci niun*, c'est qu'on n'a pas trouvé le coupable. Comme d'habitude, ce n'est personne (*niun*). Nuance phonétique propre aux paronymes.

Une charmante tradition de Pâques consistait à *caquaie les ûes*. Les adversaires s'affrontaient, chacun tenant un oeuf dur en main. Ils entrechoquaient les oeufs. Celui dont la coquille restait intacte sortait vainqueur. Certains joueurs déloyaux allaient au combat armé d'un *niâ*. Victoire assurée.

Et *niolu*? *Niais*, sot à la tête dure. Telle est la définition qu'en donne Le Langage des Romands. *Niaise* est employé en Romandie dans le sens de noise. *Emmoder la niaise*, chercher noise. (Dictionnaire suisse romand).

niaffaie,

le verbe patois *niaffaie*, gifler, survit en français régional sous la forme de *niaffer*. *Ènne niaffe* est une gifle, une baffe, une claque. *Niaffe*, baffe, claque sont manifestement des onomatopées. Les *niaffes* comme les baffes vont généralement par deux. *Te mérites ènne boinne père de niaffes.* Tu mérites une bonne paire de claques. (SV) Comparons : « Et paf! Tu l'as ta paire de baffes, tu l'as assez cherchée. » *Nyifniaffe, t'l'és r'ci tai père de gnaffes. T'l'és prou tçh'ri.* Pour Simon Vatré, *nyifniaffe* et *niaffe* sont synonymes. Cependant, *nyifniaffe* prend le sens de menace dans la savoureuse expression *nyifniaffe poire de coyé. Aittends pie, tiaind è redéchenderé lai gasse, i yi feraï nyifniaffe poire de coyé.* Attends un peu, quand il descendra la ruelle, je le giflerai. Notons qu'*ènne poire de coyé* est une variété de poires dite cuisse madame ou cuisse de dame et, selon Wikipédia, déjà présente dans les jardins de Louis XIV.

Niaffe comme gifle a de nombreux synonymes. Relevons, chez Jean-Marie Moine : *aifaichie*, *bâfre* (proche de baffe), *mouèrnifye* (qui correspond à mornifle), *ouèrfidyè*, d'origine germanique (en allemand *Ohrfeige*), *toétche* (proche de tarte). Sur le plan graphique, chacun de ces mots connaît de nombreuses variantes et souvent un verbe correspondant.

ouère,

si saint François d'Assise avait écrit son *Cantique des Créatures* en patois, il eût été emprunté pour rendre hommage au vent dans ce passage : « Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère le vent et pour l'air et la nuée. » Sa traduction nous a posé quelque problème. Voici la version que nous en avons donné, après avoir consulté Monsieur le Chanoine Jacques Ouevray : « *Que feuchint tchaintès tes lônaidges, mon Chire, po not'frérat, l'Hoûere, po l'air èt peus les nûes.* »

En effet, le mot patois *ouère*, orthographié indifféremment *ouère* et *houère* désigne aussi bien le vent que l'air. Phonétiquement proche de air, *ouère* trouve son origine dans le latin *aer* qui lui-même

se rattache au grec *aër*; *aéros*, préfixe hautement productif. Qu'en songe notamment à aéronef, aérostier ou ou encore aéroport. Concrètement, air et vent désigne une même réalité, le vent étant défini comme un déplacement d'air.

Lai bije tire l'ouère, la bise tire l'air, disait-on lorsqu'un vent glacial venu du fossé rhéna déferlait sur l'Ajoie. Le même radical nous donnera par dérivation *l'ouérate*, la brise ; *l'oueraïdige*, l'orage, et *oueraïdigeou*, orageux, qui se dit du temps atmosphérique comme d'un être irascible ; *ouérayou*, venteux ; *ouéraie* aérer, et son synonyme *ouérayie* aérer, venter, ventiler. A l'opposé de *lai bije*, on a *lai tchâde ouère*, le foehn, propice aux migraines.

Le *réchûou*, vent qui sèche (*échuere*, sécher) succède à la pluie.

Lai vâsse se dit du vent coulis qui se glisse sous par les ouvertures, sous les portes et les fenêtres mal jointes.

ovaie,

les boïnes dgerainnes ôvant tos les djoués. Les bonnes poules pondent tous les jours. JMM.

Ôvaie, pondre. On reconnaît dans ce verbe patois l'*ovum* latin qui désigne l'oeuf. Dans la même famille, on trouvera *ôvouse*, pondeuse ; *ènne boïne ôvouse*, une bonne pondeuse. La ponte se dit

l'ôvaïdige : *L'ôvaïdige de ses ûes paitërre, lai savou de ses polats éyevès en libertè yi aimoénainnent bîntôt ènne rotte d'aïchetous*. La réputation de ses œufs pondus au sol, la saveur de ses poulets élevés en liberté, lui valurent rapidement une clientèle nombreuse et fidèle. (in Contes sages, Le dernier envol du condamné).

Qui donc l'eût cuidé qu'au jour dit la nonne aurait ôvé. Qui donc l'aurait cru qu'au jour dit la nonne aurait pondu? (auteur inconnu).

pannaie,

essuyer qui se dit aussi *échûere*. *Pannaie lai tâle*, essuyer la table. *Se pannaie l'tiu*, s'essuyer le derrière. On retrouve l'expression dans une comptine grivoise qu'on murmurait autrefois dans les cours de récréation, en grand danger d'être surpris :

A, B, C, D.

Le maître qu'é tchie â yé.

M, N, O, P, Q.

Sai servante qu'y é pannè l'tiu.

Le maître a déféqué dans son lit et sa servante lui a torché le derrière. Les élèves d'autrefois, on le voit par ce couplet impertinent, étaient aussi espiègles que ceux d'aujourd'hui.

Pannou se dit du linge, du mouchoir, du torchon, soit de tout ce qui sert à essuyer. On le retrouve en Romandie sous la forme de *panosse*. Les trufions irrévérencieux en font aussi notre fier drapeau.

papon ,

aïeul, au sens restreint, s'applique au grand-père. Le *papon*, c'est donc le grand-père, le *grôs-papon*, le bisaïeul, soit l'arrière-grand-père. L'origine du mot est évidente. Il s'agit de *papa* sous une forme affective. *Mon grôs-papon , tiaind qu'èl é ècmencie l'écôle, è n'saivait p'le français ; è n'djâsait qu'en patois*. Mon grand-père, quand il a commencé l'école, il ne savait pas le français, il ne parlait que le patois.

En patois, quand on appelle son papa, on lui dit simplement : *Père !* On a des égards pour le *papon* appuyé sur sa canne, et qui sait de si belles histoires.

piain,

en qué temps bîn loin, bîn piain ou bîn de dyiere ? En quel temps lointain, serein ou troublé par la guerre? (in "Contes sages", La croix de finage).

Piain , piainne, calme. Vote vie ât piainne, votre rue est calme. (JMM).

Cet adjectif vient de "plain", du latin *planus*, plat, uni et que l'on retrouve dans plain-chant ou terre-plain. Le féminin nous a donné "la plaine".

Comparons ces deux exemples tirés de JMM :

Èlle é in piain l'hanne. Elle a un homme patient.

È tchoisât in bîn piain laivon. Il choisit une planche bien plaine.

pitçhatte,

est un dérivé de *pitçhe*, pique, lance, pointe, dont il est un diminutif. Il entre dans la charmante image *en lai pitçhatte di djoé*, rendu en français par "à l'aube", ou, pour coller à l'expression patoise, "à la pointe du jour." *Pitçhatte* est aussi utilisé localement dans le sens de dimanche. La famille de *pitçhe* est très productive. On relève notamment :

pitçhat, se dit de l'ortie (picot en français régional) et de toute plante épineuse

pitçhaie, piquer : *I m'seus fait pitçhaie poi ènne vépre.* Je me suis fait piquer par une guêpe.

pitçheaie, picorer, se dit aussi d'un petit mangeur qui *pitçhene* sans grand appétit.

pitçheaie, piquet.

D'une fille enceinte, on dit qu'elle est *pitçhe*. La barbe naissante de l'adolescent ne pique pas encore, c'est du duvet, *d'lai pitçheûlatte*. Des pommes tavelées sont *pitçholèes*.

plôgaie,

prier, supplier.

Variantes : *plôguaie, plôdyaie.*

Èlle m'é plôdyè de d'moéraie. Elle m'a prié de rester.

Selon Simon Vatré, ce verbe viendrait, de l'allemand *plagen*, tourmenter, tracasser.

Antoine Biétry, auteur de *Lai lattre de Bonfô*, en fait dériver un substantif, *lai plôguerie*, la supplication.

potregnat,

ç't'afaint ât brâment potregnat. Cet enfant est très douillet (SV). Localement, cet adjectif a pu prendre le sens de dédaigneux et s'appliquer, par exemple, à l'enfant qui rechigne à manger sa soupe. Nos recherches n'ont pas permis d'en déceler l'origine. Il faut donc se contenter d'en savourer la sonorité évocatrice. La semi-consonne /gn/ se retrouve dans *condangne*, répugnance. *Çoli me poètche condangne*, cela me répugne, j'en ai dédain. *Potregnat* semble dériver du verbe *potraingnie*, patauger, qui nous donne le substantif *potregnou*. *Les afaints*, écrit Jean-Marie Moine, *ainmant potraingnie dains lai r'viere.* Les enfants aiment patauger dans la rivière. Ce sont donc des

potraingnous. Dès lors, quel lien établir au sein d'une même famille lexicale entre *l'afaint potregnat* (douillet) et les patageurs qui s'éclaboussent, *ces potraingnous que s'étchissant?*

pou,

le *pou*, c'est le coq. Le mot est issu de l'ancien français *pouil*, même sens, et dont dérivent poule et poulet. La confusion entre le *pou*, le coq, et le *pou*, l'insecte découle de l'homonymie. Le français a conservé le vieux mot *pou*, coq, dans l'expression être fier comme un pou. Notons qu'en patois, poule se dit *dgerènne*, de l'ancien français *geline*. La distinction entre le *pou*, le coq, et le *poûe*, le cochon est marquée à l'oral par l'allongement de la voyelle et à l'écrit par l'accent circonflexe et le e final.

Le coq, orgueilleux roi de la basse-cour, monte sur son fumier pour lancer son chant matinal, d'où ce proverbe, recueilli par Simon Vatré : *Lo pou ât maître de son feumie*. Le coq est maître de son fumier. *Rentrez vos dgerènnes, i lâche mon pou*. Rentrez vos filles, je lâche mon fils, un coq impétueux qui pourrait faire des malheurs dans la gent féminine.

Le coq est l'emblème de la fierté. Pensez au coq gaulois. Peut-être est-ce l'explication du sobriquet des habitants de Lajoux, *les Pous*.

poulpitre,

ènne vâprèe qu'elle s'était endremie è son poulpitre... Un après-midi qu'elle s'était assoupie à son pupitre... (in "Contes sages", Mai première maîtresse).

Poulpitre semble être un amalgame entre le mot français *pupitre* et le mot allemand *das Pult*. Le latin possède le mot *pulpitum*, estrade, qui a donné *poulpité*, en moyen français.

prou,

assez. Survit en français dans l'expression peu ou prou, soit peu ou beaucoup. De l'ancien fr proud, beaucoup. *T'en és prou, mitnaint, des sous, diait mon père en ci crassou aillondgie dains son voie*. Tu en as assez, des sous, maintenant, disait mon père à cet avare allongé dans son cercueil. BC

queniât,

dans les *Actes de la Société jurassienne d'Émulation, année 1959*, le folkloriste Jules Surdez a publié une nouvelle en patois du Clos-du-Doubs intitulée *Le Tiæuniât* et dont il donne en regard la traduction française. C'est l'histoire tragique d'un bâtard, échoué, avec sa mère, chez un fermier avare et cruel. *L'afaint et peus sai mère n'étint djemais ressôlès. Els étint aiche biaîves, aiche moindres, que s'ès ne maindgint que des mâles d'âles de caincoïdges vou bin des palures de pommattes et de celéjie. Le petét tiæuniât, ai foueche de recidre des rouetenèes et d'être étchevaingnê, étaît refaît ès côps ...* L'enfant et sa mère n'étaient jamais rassasiés. Ils étaient aussi pâles, aussi malingres que s'ils ne mangeaient que de la bouillie d'ails de hannetons ou des épiluchures de pommes de terre et de l'écorce de cerisier. Le petit **bâtard**, à force de recevoir des fessées, était refaît (habitué) aux coups ...

Le mot *queniât*, enfant naturel, bâtard, connaît de nombreuses variantes, notamment *caignat*, *tçheniât*, *tieugnat*, *tiæuniât*. Jean-Marie Moine donne l'exemple suivant : *Èlle coitche son caignat*. Elle cache son enfant bâtard. Quel déshonneur, autrefois, et quelles souffrances pour la malheureuse mère! Nous avons relevé ce curieux dicton chez Simon Vatré, qui lui-même l'a repris de Jules Surdez : *Annèe de neûjéyes, annèe de queniâts*. Année de noisettes, année de bâtards.

Le *tieugnat*, c'est aussi l'ébuard, coin dont se sert le bûcheron pour fendre le bois. D'où la confusion homonymique intentionnelle entre *queniât* et *tieugnat*. C'est sans doute sur ce double sens que joue le refrain de la chanson des Brandons, dont les paroles sont de Lucien Lièvre et la musique d'Émile Sanglard :

Vire, vire, vire mai faiye!

Aitaint de beignats

Qu'è y é de tieugnats.

Tourne, tourne, tourne ma torche! / Autant de beignets / Qu'il y a de coins. Y aurait-il sous-jacente une allusion à peine voilée à des amours perçues autrefois comme coupables?

Notons que localement, le mot *beignat* a pu, dans le registre obscène, désigner le sexe de la femme.

Queniât et *quène* ont même servi de sobriquets malveillants.

Aux Franches-Montagnes, le *quequegnat*, désigne le bègue (MLO), qui émaille ses propos de *quequeque* : *Qu'ât-ce quequeque te dis ?*

Le mot *cagne* pourrait être à l'origine de notre *queniât*. Il est formé sur le latin *canis*. Il désignait un chien de mauvaise race. *Dans la même portée, il y a trois cagnes pour un bon chien*, écrit Carteron, dans *Premières chasses, 1866*. (Littré). *Cagne* est définitivement sorti de l'usage.

raivereûtche,

ce même mot désigne à la fois la ravenelle, mauvaise herbe très répandue, et l'arroche, ancienne plante potagère. Quand Simon Vatré dit *Nôte tchaimp ât piein de raivereûtches*, il pense à la ravenelle envahissante plutôt qu'à l'arroche des jardins.

Considérons les éléments de *raivereûtche*. Il y a tout d'abord *raive* qui n'est autre que la rave. Il entre dans la locution *raive de tchait!* qu'on décoche à un importun et qui correspond à zut! Quant à *reûtche*, il désigne la peau d'un fruit; : *È tcheule lai reûtche*. Il suce la peau d'un fruit. (JMM). On parle de *lai reûtche d'in aïbre*, la cavité d'un arbre. *Nôs s'allins coitchie dains la reûtche de l'aïbre*. Nous allons nous cacher dans la cavité de l'arbre. Comment dès lors justifier l'association de *raive* + *reûtche*?

Roeutche, roche, est un homonyme de *reûtche*. Sa prononciation est légèrement différente.

Variantes : *ratche, roétche, roitche, rotche, ..*

r'baquaie,

en Ajoie, le verbe *r'baquaie* signifie rabrouer. *È s'ât fait è r'baquaie*. Il s'est fait rabrouer. (JMM).

Localement, il peut exprimer le désappointement : *Yè bin, t'és t'aivu bin r'baquè*. Eh, tu l'as eu, tu as été bien attrappé, c'est bien fait pour toi, tu es tombé sur le nez, ou sur le *bec*. Le glossaire franc-montagnard enregistre le verbe intransitif *bâquaie*, avec une signification différente : avoir la bouche ouverte. Marie-Louise Oberli donne l'exemple suivant : *È ne saît révisaie âtche sains bâquaie*. Il ne peut regarder quelque chose avoir la bouche ouverte.

Dans *r'baquaie*, on a le mot *bac*, bec, qu'il ne faut pas confondre avec *baque*, qui désigne à la fois la truie et la souillon.

On trouve, dans Littré, le verbe pronominal se rebéquer, répondre et tenir tête à un supérieur..

Gagnière le cite également dans *Pour tout l'or des mots* et le relègue parmi les mots obsolètes.. Pour ce dernier auteur, se rebéquer, c'est « répondre avec quelque fierté à une personne à qui on doit le respect » .

regu'nou,

trimardeur. Sources, fontaines, autant d'endroit *laivoù l' regu'nou aipaîje sai soi*, où le trimardeur apaise sa soif.

Comme le héros de la chanson de Brassens, le *regu'nou* a mauvaise réputation. C'est, selon JMM, un errant, un rôdeur, un vagabond. L'ancêtre du SDF?

Le mot dérive du verbe *regu'naie*, errer.

Tout en restant très prudent, nous serions tentés de rapprocher le verbe *regu'naie*, errer, du verbe allemand *regen*, remuer, bouger.

revenaint,

curieux mot que *revenaint* qui signifie – on s'y attendait – revenant, fantôme, esprit, apparition, mais aussi, en tant qu'adjectif affable, aimable. En français, « revenant » a également les deux significations. Stendhal avoue avoir « frémi à des contes de revenants. » *Les véyes dgens*, dit Simon Vatré, *craiyant és revenaints*. Les vieilles personnes croient aux revenants, aux fantômes.

Charles de Brosses (1709-1777), linguiste et écrivain français, parle d'une personne dont la « physionomie ... est tout à fait revenante. » *È revînt bîn*, dit-on en patois, il plaît beaucoup, il est très affable. Exprimé autrement : *Èl ât bîn revenaint*, il est très avenant, très agréable.

Si « revenant » dans le sens d'avenant, a vieilli en français, il subsiste en patois. Dans la même famille, on a *revegnaïnce*, affabilité, amabilité, et *eurveni*, revenir. Celui dont « la tête ne nous revient pas » ne brille pas spécialement par son amabilité.

Jean-Marie Moine traduit aussi fantôme par *bredon*. *Èlle é pavou des bredons*.

Aimboïye, selon le même auteur, signifie également « fantôme » dans l'exemple suivant : *Èlle fait l'aimboïye*. Notons que ce dernier substantif est plus souvent utilisé pour désigner l'épouvantail.

Les aimboïyes épauvurant les pésserêts. Les épouvantails éloignent les moineaux. (SV)

ribaie,

croix de pierre, rencontrée au hasard des chemins, érodée et moussue, mystérieuse et sans âge, qui dresse vers le ciel sa solide ferueur.

Crou de piere rencontrée â hésaid dés tch'mîns, ribèe èt tieuvie de mouche michtérieûse èt sains aïdge, èlle se drâsse vâs l' cie.

Cet exemple, tiré des "Contes sages" illustre les écueils rencontrés lors du passage d'une langue à une autre. Le verbe éroder n'a pas son correspondant en patois. Le traducteur dispose de plusieurs solutions, soit patoisier un mot français (on obtiendrait ainsi *érodaie*); passer par une périphrase, ou encore trouver dans le glossaire patois un mot de sens proche.

Ribaie s'y prête bien, puisqu'une des significations est précisément "user par frottement." *Èl é ribè sai tiulatte*, il a usé son pantalon, écrit JMM.

Autres sens :

Ribaie le tchainne, broyer le chanvre.

Çte pierre m'é ribè, cette pierre m'a frôlé.

Ènne ribe est un pressoir à meule.

L'origine germanique de ces mots est évidente :

reiben, frotter, *die Reibe*, la râpe.

Le verbe allemand *scheifen*, meuler, et son dériver *Schliff*, meulage, ont aussi laisser des traces chez nous. Une rue de Porrentruy s'appelle *la Schliff*.

roncîn,

le vieux mot français *roncin* désignait, au moyen âge, le cheval de charge, par opposition au coursier ou cheval de guerre. Il est définitivement sorti de l'usage. En revanche, notre patois l'a conservé avec le sens général d'étalon. *Èl éyeuve des roncîns*. Il élève des étalons. (JMM). Un *roncîn d'aîne* est un baudet, c'est à dire l'âne mâle.

L'étalon, on le sait, est ardent, fougueux. Même tempérament pour l'amoureux éperdu. *Ç'ât in sacré roncîn*. C'est un amoureux passionné. (SV). Rien d'étonnant que le substantif patois s'applique à l'amoureux dont la passion frise la folie. *I crais bîn qu'ci roncîn veut dev'ni fô*. Je crois bien que cet amoureux passionné deviendra fou. (JMM). Le *roncenou*, selon le glossaire des Franches-Montagnes, est un *coureur de jupon* (MLO). La variante ajoulote *ronç'nou* qualifie l'amoureux dont la vivacité est telle qu'elle suscite une mise en garde.

Le *ronsin*, en wallon, langue d'oïl comme notre patois, c'est le cheval entier, l'étalon reproducteur. L'origine du mot est incertaine. On a voulu y voir une parenté avec l'allemand *Ross*, cheval, mais cela reste du domaine de l'hypothèse. D'autres supposent un dérivé de roux. Toutefois, rien n'indique que le roncîn ait été primitivement un cheval roux.

Autrefois, on faisait sauter les jeunes enfants sur les genoux en leur chantant cette charmante comptine :

È tchevâ, mon roncîn, po allaie demain â vin.

È tchevâ, mai poutratte, po allaie devé Faratte.

Les poûeres dgens s'en vint

Tot balment, tot balment.

Les gros chires s'en vint

Ã galop, à galop, à galop...

À cheval, mon roncîn, pour aller demain au vin. / À cheval, ma louche en bois, pour aller vers Ferrette. / Les pauvres gens s'en vont / Lentement, lentement./ Les riches s'en vont au galop...

rotte,

troupe, bande, groupe, horde, la harde. *Ènne rotte d'afaints*. Origine germanique : die Rotte, même sens. Dict.d'ancien fr :12^e- 16^e s : rote : troupe, bande, cohue.

Dont vient l'un et l'autre route

Quand la mervelle ont entendue.

Chrétien de Troyes

ruatte,

lai ruatte, le rouet, féminin en patois, *ènne ruatte*, *ènne rujatte*, *ènne rusatte*, *ènne russâte*, ou encore *ènne russate*. Etymologiquement, *ruatte* est le diminutif de *rûe*, roue. *Lai rûe*, *lai ruatte*, la roue, le rouet. Le mot a également le sens de roulette, de poulie, d'anneau. Nous avons relevé, à Courtavon, son emploi au pluriel pour désigner le vélo. *Son aimoérou ât vni â lôvre chu russates*, son bon ami est venu à la veillée à vélo.

Ruattes ou *russates*, toujours au pluriel, s'applique au foin presque sec. *È fat encoé in djoué de s'raye en ces ruattes de foin*. Il faut encore un jour de soleil à ce foin presque sec. (JMM).

Ruatte, dans le sens de rouet, a de nombreux synonymes : *brogue*, *felatte* ou *flate*, *torat* ou *touérat*, petit tour. Le patois du Val d'Anniviers parle de *bourgo*, à rapprocher de *brogue*, cité plus haut.

Références à d'autres langues all Spinnrad; angl spinning-wheele; ital arcolaiio; esp torno

Ruatte est d'un usage ancien et fait partie du vocabulaire spécifique des objets familiers. Autrefois, dans chaque foyer, *an ôyait l'bé tchaint d'lai ruatte*. On entendait le beau chant du rouet. (JMM). Jules Surdez y fait référence dans son poème *Le bon véye temps*, Actes 1918.

*L'huvie â di toé di foinnta
En s'raimaidgeât dains son coinnta.
Les hannes femînt tus en rond
En la ciérainc' des éciérons.
Et les fannes chu yôs sellates
Sains râ't' fesînt frondnaie les flates.*

L'hiver autour du fourneau, on se repliait dans son coin. Les hommes fumaient tous en rond à la clarté des étincelles. Et les femmes sur leur siège sans cesse faisaient ronronner les rouets.

segoulaie,

verbe polysémique, *segoulaie* signifie secouer, agiter, mais aussi s'affranchir , secouer le joug.

Nous empruntons ces quelques exemples à Jean-Marie Moine :

Ces vôtés s'goulant les dgens. Ces élections agitent les gens.

Lai mailaidie le s'goule. La maladie l'ébranle.

Èl é fayu di temps d'vaint qu'ci câre de tiere s'gouleuche. Il a fallu du temps pour que ce coin de pays s'affranchisse (allusion sans doute au canton du Jura). *Èl é fayu ènne dyierre po qu'le paiyis s'gouleuche*. Il a fallu une guerre pour que le pays s'affranchisse.

Che niun ne s'goule, ran n'tchaindge. Si personne ne secoue le joug, rien ne change.

Ces novèlles s'goulant tot l'paiys. Ces nouvelles secouent tout le pays.

En ce qui concerne l'étymologie, nous pourrions être en présence d'une altération phonétique. Comparons : *segoulaie* > se - gou - laie

secouer > se - cou - er

siejaint,

siejaint ou *séjaint* seyant, agréable dans ses manières. *È fait bon s'trovaie â moitan d'séjainnes*

dgens. Il fait bon se trouver au milieu de gens agréables. (JMM). Du verbe défectif *seoir*. Ce verbe est utilisé en patois à la forme impersonnelle : *è sie*, il sied . *È n'sie ran d'râlaie, qu'è m'dié*. Il ne sert à rien de rouspéter, me dit-il. (C. Courbat, *En r'veniaint d'lai foire de Pouéreintru*).

I m'seus aitchtè in tchaipé. Je me suis acheté un chapeau qui me va bien. On aurait dit, à la belle époque : Cette coiffure me sied à ravir.

En français comme en patois, le verbe *seoir* connaît un emploi impersonnel : il sied de + infinitif.

« J'ai été un peu comme cela dans mon temps, moi, et j'ai cru aussi qu'il séyait d'être grave, morose, dogmatique, etc. »(Léautaud, Journal littéraire, cité par le TLF).

sietae, (se)

(s') asseoir ; n'est autre que le verbe archaïque *seoir*, conservé dans l'impersonnel *il sied de*, il convient. *Sietèz-vôs*. Asseyez-vous. Tlf : *Chevalier, seyez-vous et buvez, je vous prie* (A.France).

sô.

i n'aî pus faim, i en aî mon sô. Je n'ai plus faim, je suis repu, j'ai mangé à satiété, j'ai mangé tout mon soûl. *Sô* est à associer avec soûl, du latin *satullus*, diminutif de *satur*, dont le radical est le même que *satietas*, satiété. La même idée peut être exprimée par l'adverbe *prou*, assez. *I en ai prou*, j'en ai assez, adverbe conservé dans la formule *peu ou prou*, peu ou beaucoup. Penché sur la tombe d'un vieil avare, son contemporain plein de sagesse lui disait : *T'en és prou, mitnaint, des sous, Albert?*

Sô est variante de *sou* (la monnaie), de *sol* prononcé sou, comme un fol a donné un fou. *È n'é piepe in sô dains sai boéche*. Il n'a même pas un sou dans sa bourse.

Autres homonymes : L'adjectif *sô*, fatigué, prononcé parfois *sôle*. *Mon Dûe, ç'qu'i seus sôle*. Mon Dieu, ce que je suis fatigué. - Le substantif *sô*, la fatigue. *Tiaind qu'le sô me prend, i vais à yét, en piaice de raivijaie ç'te vimaîdge*. Quand la fatigue me prend, je vais me coucher, au lieu de regarder cette télévision.

sôte,

quel lien établir entre *lai sôte* et le mot français auquel il fait penser, la soute? On parle de la soute à bagages, de la soute du navire, de la soute à charbon. Le mot a transité du latin populaire *subta*, sous, dessous, par l'ancien provençal *sota* pour devenir le substantif que nous connaissons.

Lai sôte, dans notre patois, désigne un abri contre la pluie et se rencontre essentiellement dans l'expression figée *se botaie en lai sôte*, ou sa variante *se botaie en l'aissôte*. Avec des différences phonétiques, on l'observe non seulement dans le Jura et la Franche-Comté mais dans toute l'aire franco-provençale. En cas de pluie battante, en Bourgogne, on court se mettre à la *soute* et dans le val d'Aoste à la *choute*. En Valais, *une chote* est aussi un chalet d'alpage. *Une chote détruite par le feu*. Edmond Pidoux, dans *Le langage des Romands*, relève le verbe *s'achotter*, se mettre à la *chotte*, à l'abri.

Quand la pluie connaît un répit de plus ou moins longue durée, on assiste à une *raïssote*. *Èls aittendant ène raïssote po païtchi*. (JMM). Il existe aussi le verbe *raïssotaie*, cesser de pleuvoir.

Vîns pie en lai sôte, è veut bîn raïssotaie in djoué. Viens t'abriter, il va bien cesser de pleuvoir un jour.

taïtieut,

ci nitiou n'ât dj'mains prêt, ç'ât in sacré taïtieût. Ce gamin n'est jamais prêt, c'est un sacré lambin.

On peut aussi le traiter de *louéret*, de *trinne-dyèttes*, de *trinne-tchâsses*.

Taïtieûtaie, c'est lambiner, agir lentement. *Lai taïtieûtèe*, c'est la lenteur.

Taïtieût signifie littéralement *taïd tieût*, c'est à dire tard cuit et se dit de celui qui lambine et qui n'est jamais cuit. *Dépâdge-te vouere, taïtieût !* Dépêche-toi don, traînard !

Alain Rey fait dériver le mot lambin de lambeau. Le lambin a autant d'énergie qu'un chiffon d'étoffe sur le sol. C'est une chiffe molle.

Èl aivait breûlè è Bonfô. Yun des soudaits di fûe était in taïtieût. Ailaïrmè â moitan d'lai neût, è ne r'trovaît pus ses aiffères. D'vaint que d'paitchi, è d'mainde encoé en sai fanne de yi faire vite ène sope en lai fairainne. Tiaind qu'è feut ch'l'e yûe, lai mâjon était dj'eurconchtrute.

Un incendie s'était déclaré à Bonfol. Un pompier était connu pour sa lenteur. Alerté au milieu de la nuit, il peine à réunir son équipement et, avant de se rendre sur les lieux du sinistre, demande à sa femme de vite lui préparer une soupe à la farine. Quand il arrive sur les lieux du sinistre, la ferme était reconstruite.

Verbe *taitieutaie*, lambiner

tâlure,

meurtrissure, blessure. Se dit aussi bien à propos de fruits que des pieds ou des mains. *Te t'és fait ène belle tâlure.* Tu t'es fait une belle blessure. JMM. *Des fruts tâlès.* Des fruits blessés.

Tlf : talure, rare ou régional. Blessure sur un fruit. ne vit que dans les dial. de l'Est et du Sud-Est du domaine d'oïl. Selon Cdond, origine germanique.

talvanne,

pignon d'une maison, généralement en bois. Selon certaines sources, de l'all. Tal, vallée + Wand, paroi. Autre sens : cloison. *Ès rôtant ç'te talvanne.* Ils enlèvent cette cloison. JMM. Selon FEW cité par Cdond : talupenna, façade de la maison. Frm : tallevanne, étage sous le toit.

tarpie,

taupe. On lit, dans Contes sages, La croix de finage : *In djoué, lo père s' en allé â paiyis dés tarpies.* Le père vint à mourir. Littéralement : Un jour, le père partit pour le pays des taupes. Expression originale pour parler de la mort. On dit aussi du défunt qu'il mange les pissenlits par la racine, *è maindge les cramias poi l'âtre sens.*

Tarpie et taupe sont proches morphologiquement.

Selon les lexicographes, "taupe" et *tarpie* seraient empruntés à une langue prélatine. On trouve *talpa* en latin, *topo* en espagnol.

Tarpie et *târpe* sont synonymes chez SV. Ce dernier terme signifie également grosse main, patte. On le retrouve dans *târpe è l'oue*, fusionné en *târpèloi* qui désigne indifféremment la berce ou patte d'ours et le laiteron. *È s'sie d'ène feuye de târpe è l'oue c'ment qu'd'in tchaipé.* Il utilise une feuille de berce comme chapeau. JMM. *Èl é les mains pieinnes di djus de târpe è l'oue.* Il a les mains pleines du jus de laiteron. JMM. Les lapins sont friands de *târpes è l'oue*.

Les tapinières sont des *tarpières* ou des *montrenières*. Le taupier, personnage si important dans la société rurale d'autrefois, est le *prengnou de tarpies* ou *tairpoingnie*. Le verbe *taupaie*, frapper, rosser, n'a aucun lien avec la taupe. Il est l'équivalent du verbe français "taper".

tcéyes, faire les tcéyes,

quand la craie grince, par la présence d'une petite pierre, ou quand l'ongle frotte sur la soie, je le sens dans le dos, au plus intime de ma vie; je grince tout entier. Or, si je suis acteur, cela peut s'expliquer par une vibration du bras contracté, qui se communique au thorax et le fait trembler tout, d'où une alerte étonnante. Mais si je suis spectateur, c'est encore dans le dos que je sens ce bruit désagréable; il passe sans doute par l'oreille... Alain, Propos, 1922, p. 439., repris du Trésor de la Langue française. Autrement dit, le grincement de la craie donne les *tcéyes*.

Simon Vatré donne des *tcéyes* la définition suivante : *tcéyes*, (variantes : *chéyes*, *tcheséyes*), agacement ou crissement des dents provoqué par un bruit spécial. *Çoli me fait les tcéyes de l'ôyi gremaie di socre*. Cela m'agace de l'entendre croquer du sucre.

Râte, te m' fais les tcéyes, lit-on chez Jean-Marie Moine. Arrête, tu m'agaces. Notre lexicographe ajoutot étend le chant sémantique à toutes les bruits produits par le frottement : *An ôt les tcéyes des pneus. T'n'és p'ôyi les tcéyes des rues ?*

Chatouiller, faire les guili-guili, c'est *faire les gatayes*. Guili, gouzi, *tcéyes* et *gatayes* sont tous des onomatopées. *Tcéyes*, prononcé parfois *kcéyes*, est encore en usage dans le français régionale : Tu me fais les *tcéyes*.

En parlant d'un bruit agaçant, un robinet qui coule, un volet qui claque...on a recours au verbe *zonnaie* : *Ci poula que gotte me zonne*. Ce robinet qui coule m'agace. Encore une onomatopée.

tchairi.

avec *tchairi*, hangar remise, bûcher; abri, nous sommes dans le domaine de l'habitat rural. Il vient de *chartil*, prononcé *char-ti*, avec une finale sonore finale en *-ti*, comme dans *outil*. Le *chartil*, nous apprend Littré, est un apprentis qui sert de remise dans les basses-cours pour les charrettes, les charrues et les autres instruments de campagne. Il est intéressant de comparer *chartil* > *tchairi* et *courtil* (jardin) > *tieurti*, variante *tieutchi* (en wallon, *corti*). *È r'mije les utis dains l'tchairi*. Il remise les outils dans le hangar.

Le mot survit dans le français régional, il reste compris et en usage même chez les non-patoisants : *Va chercher du bois au chari!*

tchâsses .

selon Simon Vatré, des *tchâsses* dont des bas : *Ci pouère afaint n'é pus de talons en sés tchâsses*. Ce pauvre enfant n'a plus de talons à ses bas. Notons en passant qu'autrefois, filles et garçons portaient, à la mauvaise saison, des bas de laine tricotés.

Dans la famille du mot *tchâsse*, le même auteur relève *tchâssatte*, chaussette, petit bas. Il cite l'expression : *Èl é mis ses tchâssattes de trembye*, il a mis ses chaussettes de tremblote, il a peur, vulgairement il fait dans son froc. Le français de l'époque classique exprimait la même notion par « Faire dans ses chausse », aujourd'hui totalement sortie de l'usage.

Toujours chez Vatré, nous relevons le verbe *tchâssenaie*, tricoter des bas, *tchâssun*, chausson, *tchâssure*, chaussure. *Ènne tchâssenouse* est une tricoteuse. *Tchâssie* signifie chausser. *An dit que*

ç'ât aidé lés crevagies lés pus mâ tchâssies. On dit que ce sont toujours les cordonniers les plus mal chaussés. Ce verbe a un homonyme : *tchâssie*, nom féminin, chaussée. *E fât nentayie lai tchâssie*. Il faut nettoyer la chaussée. Pour A. Rey (dictionnaire historique de la langue française), chaussée n'a rien à voir avec chaussure. Le mot chaussée dériverait de chaux (lat calx; calciata via). Les Romains ont parfois eu recours au mortier de chaux dans la construction de routes. La groise, mot qui survit en français régional, est un gravier calcaire (calx) répandu sur les chemins.

Jean-Marie Moine complète son prédécesseur. Ainsi, on apprend que le *tchâss'nou* est un chaussetier, celui qui fait ou vend des chaussettes. *Le tchâss'nou tint in bainc ch'lai foire*. Le chaussetier tient un banc à la foire. Chaussetier et son synonyme chaussier sont des archaïsmes.

La machine à tricoter d'apparition récente, la *tchâssenouse*, a sa place dans le glossaire de Jean-Marie Moine. *D'aivô sai rotte d'faints, èlle airait bin fâte d'enne tchâssenouse*. Avec ses nombreux enfants, elle aurait bien besoin d'une machine à tricoter.

Manifestement, le mot *tchâsse* tire son origine de chausse. Le haut-de-chausse couvrait le corps de la ceinture au genou, le bas-de-chausse allait jusqu'au pied.

Lai Mairie des tchâsses, personnage haut en couleurs, colportait des bas tricotés et de menus objets de la vie quotidienne. Terminons par une anecdote. Ces paysans ont remis leur bien au fils aîné. Ils *se cordent* (s'accordent) un petit voyage et dorment dans l'hôtel où, cinquante ans auparavant, ils avaient passé leur nuit de nocce. Le vieux constate avec satisfaction que rien n'a changé, même tapisserie au mur, même lavabo, mêmes patrons. *È y é poétchaint âtche qu'é tchangie*, remarque la femme. - *Yé quoi?* - *Dains l'temps, i n'é p'aivû l'temps d'rôtaie mes tchâsses, èt pe mitnaint, i poérôs en tricotaie trâs péres*.

Il y a pourtant quelque chose qui a changé, remarque la femme. - *Quoi donc?* - *Autrefois, je n'ai pas eu le temps d'enlever mes bas, et maintenant, je pourrais en tricoter trois paires*.

tchouppe,

t'ès enne sacrée tchouppe È t'fât allaie tot comptant tchie l'baïbie. Tu as une sacrée chevelure. Il te faut aller tout de suite chez le coiffeur. Le mot *tchouppe*, rappelle "toupet", touffe de cheveux. Simon Vatré donne les variantes suivantes : *tchoupat, tchouffe, tchoupé, tchaipat, tchopat*. Il y voit une origine germanique et le fait dériver d'un hypothétique *Tschupp*. Or, le toupet de cheveux se dit en allemand "Haarschopf". Alain Rey rattache "toupet" au vieux français "top" qui serait donc à l'origine de notre *tchouppe* patois. De *tchouppe* dérivent *tchouplâie*, tirer par les cheveux; *tchouplé*, échevelé. *Ènne tchouplé* ou *tchomplé* (sans -e) est, selon Vatré, une coureuse de garçon.

Le mot *tchouppe* est éminemment polysémique, puisqu'en plus de signifier touffe, toupet, plumet, chevelure, il s'applique également à l'aigrette, voire à la crête du toit ou de la montagne.

Notons enfin que dans l'exemple du début, *l'baïbie*, traduit par coiffeur, vient de "barbier".

tchvatte,

nôs péssins dvaint ses eûyes de tchvatte, en lai quoue, brais tenjus, et nôs présentins nos mains. Nous défilions sous son regard sourcilieux, en colonne par un, bras tendus à l'horizontale, et nous présentions nos mains. (in "Contes sages", Mai première maîtresse).

Cette maîtresse d'un autre âge, soucieuse d'hygiène et qui faisait quotidiennement l'inspection des mains, avait des *eûyes de tchvatte*, des yeux de chouette.

Tchvatte, tchiatte ou encore *tchuatte* désigne ce rapace nocturne. *È y é enne tchvatte dains tchvatte*

tchvattenote graindge. Il y a une chouette dans notre grange. A comparer *tchvatte* et chouette, on observe un glissement phonétique du "ou" vers le /v/. Même phénomène dans *dvanie* > douanier.

En français régional, on entend encore parler de *la dvane*. En vieux français, *chouate* est attesté vers la fin du 13^e siècle. Le mot semble dériver d'une onomatopée.

tieulè,

on lit dans " Le dernier envol du condamné" (Contes sages, 2012) : *Son trontchat était tieulè de saing*. Son billot était maculé de sang. Et plus loin :... *le tieulè pou di quél èl était che fie*, (le) coq chamarré qui faisait sa fierté.

Ces deux exemples soulignent une fois de plus la difficulté de la traduction. Le glossaire français-patois indique, pour chamarrer, *tchaimoérraie*, dans le sens d'orner. *Les boquets tchaimoérrant lai fnétre*. Les bouquets chamarront la fenêtre. JMM. Or le sang sur le billot où l'on sacrifie les volailles n'est pas un ornement. Le coq aux couleurs éclatantes est chamarré. Dans les deux cas, on a recours à l'adjectif *tieulè*.

Le mot *tieulè* signifie coloré. Il vient de *lai tieulèe*, la couleur. Comme souvent, le /t/ patois correspond au /k/ français. Eminemment polysémique, *tieulè* signifie aussi benêt, bonasse, niais, mais également fou, idiot, voire facétieux. A ranger dans la catégorie *le tieuton* ou *tieulaire*, qui désigne le feu-follet.

tiu,

nul besoin de traduire ce mot du langage familier qui ne diffère du français que par la prononciation. C'est l'occasion de mettre en évidence un phénomène intéressant : le glissement phonétique, soit, dans le cas présent, la « mouillure » de la consonne /t/. En effet, dans le nombreux cas, le /k/ français correspond au /t/ patois : *tiu* - qui; *tiaind* - quand; *tieût* – cuit ; *lai Tieûvattte* - la Coeuvalte, rivière qui prend sa source à Coeuve, *ai Tieûve*, ...

Comme son homologue français, *tiu* (du latin *culus*) entre dans de nombreuses expressions. *Djâse en mon tiu!* Parle à mon cul, je ne t'écoute pas, tes propos ne m'intéressent pas. Et pour envoyer un importun sur les roses, on lui dira : *Coène m'â tiu!* Va te faire voir!

Contrairement au français qui hésite à utiliser un mot considéré par les puristes comme vulgaire et dont parfois on n'écrit que la première lettre - clin d'oeil au lecteur -, le patois ne s'embarasse pas de convenance. A preuve la célèbre chanson des Petignats qui appelle à la rébellion :

Voili c'ment qu'è nôs fât faire tus,

Fotre és tyrans lai pâle â tiu.

Voilà comment il nous faut faire tous, / foutre aux tyrans la pelle au cul.

Pour éviter le mot *tiu*, on recourra à son synonyme *derie*, derrière. *Èl â tchoé ch'le derie*. Il est tombé sur le derrière (JMM). En français même, ce n'est que tardivement que le mot est devenu tabou, relégué au vocabulaire de corps de garde par les défenseurs de la morale.

Dans la même famille on a *tiulatte*, *culotte*, *pantalon*; *tiulbutaie*, *culbuter*; *tiulottè*, *culotté*. Le diminutif *tiulottèt*, familier et affectueux, désigne le petit enfant. Le *tiulottèt d'motie*, très jeune, innocent, à peine baptisé *â môtie*, à l'église, n'est pas encore sec derrière les oreilles, *è n'ât p'oncoè sat driere les aroiyes*. Il porte encore un *môtretiu*, une brassière.

Celui qui se promène vêtu d'un pantalon déchiré sera qualifié de *môtretiu*. Relevons que *môtretiu* désigne aussi le paon. *Le môtreui breûve, è veut pieuvre*. Le paon crie, il pleuvra (JMM).

D'un étourdi qui perd tout, sa pipe, ses lunettes, on dit ironiquement : *È piedrait bin son tiu, s'è n'était p'bin couju*. Il perdrait même son cul si celui-ci n'était pas bien cousu.

Le fils d'un riche propriétaire terrien avait épousé, contre l'avis paternel, une fille honnête et travailleuse, mais sans dot. La belle-mère tenait, à l'égard de cette bru indésirable, des propos fort peu amènes : *Èll' n'é aippoétchè qu'son tiu*, se plaisait-elle à répéter.

Enfin, il convient de ne pas confondre le *tiu* avec le *tiûe*, le cuir. Autre homonyme : le *tiûe* ou *tiûere*, à la fois choeur (partie de l'église) et chorale.

trontchat,

ènne trontche, une bûche. *Lai trontche de Nâ*, la bûche de Noël. *Trontchat*, billot en est un dérivé. Il est calqué sur le français "tronchet", billot à trois pieds. Origine manifeste : tronc.

È y aivait, drie lai mâjon, in trontchat aivô ènne haitchatte piaintée dedains. Il y avait, derrière la maison, un billot avec une hache plantée dedans. (in Contes sages, Le dernier envol du condamné).

Billot se dit également *béyat* en patois. *Ton béyat ât trop hât*. Ton billot est trop haut. JMM

vie,

une rue de Dampheux s'appelle *la vie de Bonfol*. C'est l'ancienne route de Bonfol, fréquentée de nos jours par les tracteurs et les randonneurs amoureux de cette douce campagne. Fontenais connaît le *Fond-de-Vie* qui aboutit au fond du village. Citons encore, parmi les lieux-dits, la ferme des *Vies*. Autant de références à la voie, au chemin. Un mot issu directement du latin *via* et qu'on retrouve en italien (*via a senso unico*) et en espagnol (*vía pública*). *I me demande ch' nôs sons ch'lai boinne vie*. Je me demande si nous sommes sur la bonne route (JMM).

Méfions-nous de ses homonymes : *Vie*, bien sûr (*È n'bèye pus saingne de vie*. Il ne donne plus signe de vie (JMM). *Vie* peut aussi désigner localement le ver de terre, qui se dit également *viè*, *vâ*, *voi*, *vare*, *vée* ou encore *voirméché*. Les habitants du Peuchapatte *sont Les Vies* (les vers, et non pas les chemins); ceux d'Asuel *Voirméchés*, comme ceux de Corban.

vierèvie,

adv. approchant, environ, à peu près. *Ç'ât vierèvie di meinme*. C'est à peu près du même. Forme substantive : *â virèvire*, dans les environs. Pourrait venir de *vire èt vire*, tourne et tourne, pour s'approcher. Syn **aippreutchaint**, approchant, approximatif.

virie,

virie est un verbe polysémique. Avec un complément direct, il signifie tourner. *Virie lai tiere*, littéralement tourner la terre, bêcher. *Èl é virie en lai tchairrue*. Il a tourné à la charrue. *Èl é virie â tieutchi*. Il a bêché son jardin. Intransitif, il signifie perdre l'esprit : *èl é virie*, et pronominal, *se virie*, se (re)tourner. *Vire-te, Meusatte!* disait ce paysan à sa vache avant de la traire.

Dans la même famille, on a *viraidge*, virage; virat, *girouette*. Le *virbôs*, littéralement tournebois, est un outil dont le bûcheron se sert pour tourner une grume. Du verbe *virie* dérive le *virou*, le tourneur, qui travaille sur un tour. On parle du *virou d'baiguèttes* à propos du sourcier, qui trouve de l'eau grâce à ses baguettes. L'habile *virou d'câches* épate par ses tours de cartes. La rivière fait des *virvôs*, des méandres. Le *violat* est un étourdissement, une perte de conscience. Les Ajoulots fêtent le *r'virat*, le dimanche après la St-Martin.

Tourner se dit aussi *toénaie* : *Lai rûe é toénè*. La roue a tourné. (JMM). A ne pas confondre avec son homonyme *toénaie*, tonner : *È fait touffe, è poérait bîn toénaie*. Il fait une chaleur étouffante, il pourrait bien tonner. Quant au verbe *vôdre*, il a plutôt le sens d'enrouler. *Vôdre in codgé*, enrouler un cordeau. Quand la crise économique frappe, *an on di mâ d' vôdre*, on a de la peine de nouer les deux bouts. (SV). Le radical de *virie* se retrouve dans l'adverbe *envirvô*, autour, alentour. *Allaie Envirvô*, tourner en rond. Pris comme substantif masculin, *envirvô* virevolte, volte-face, changement radical de position. A propos de celui qui retourne sa veste, on pourra parler *des Envirvôs d'sai politiche*. Le banlieusard habite *les Envirvôs d'lai vèlle*. JMM signale l'adjectif / adverbe peu usité *vierèviere*, approchant, approximatif : *Ç'ât ierèviere di meinme*. C'est à peu près du même, c'est kifkif bourricot, c'est blanc bonnet pour bonnet blanc.

Viron, ou *virot* n'a rien à voir avec *virie*. Il s'agit du *vairon*, petit poisson fréquent dans nos rivières et qu'on faisait frire roulé dans la farine. L'Allaine qui passe à Couchavon devait être riche en vairons puisque le sobriquet de *Virots* a été donné aux habitants de cette localité.

L'origine de *virie* ne fait aucun doute. Il s'agit du français *virer*, qui vient du latin populaire *virare* qui lui-même trouve sa source dans le latin classique *vibrare*, agiter. *Virie* nous a valu un néologisme moderne, le *virvoyou*, le giratoire (G. Brahier, cité par JMM). Ce qui prouve que notre patois peut encore s'adapter au progrès.

Concluons par une anecdote. Le curé demande des nouvelles de sa soeur au Gros Léon : *Èlle é mâ virie, èlle ât entrèe â covent*. Elle a mal tourné, elle est entrée au couvent. Le curé corrige :

- *Èlle n'é p'mâ virie, èlle ât mairièe d'avô Jésus-Christ*. Elle n'a pas mal tourné, elle est mariée avec Jésus-Christ.

- *Adonc, vôs coégnâtes bîn mon bâ-frère*. Comme ça, vous connaissez bien mon beau-frère, constate ce malicieux de Gros Léon.

voîe,

dans nos campagnes, autrefois, les entreprises de pompes funèbres étaient inconnues. Lors d'un décès, le menuisier du village passait prendre les mesures du défunt et confectionnait lui-même le cercueil, en patois *voîe* ou *vaîe* et procédait à la mise en bière. *Botaie in mouê dains in voîe*, nous dit Simon Vatré, c'est faire une mise en bière, littéralement mettre un mort dans le cercueil.

L'origine du mot semble germanique. En allemand, une *Bahre* est une *civière*; die *Totenbahre*, la bière. Par altération phonétique, on assiste à la transformation du son /b/ en /v/ et à la disparition du /r/. En namurois, on a *bî*, bière, en wallon, *sarkô*, du bas-latin *sarcus*, dont dérive le synonyme cercueil.

À Saignelégier, le menuisier, un vieux garçon original et qui, chaque année, participait activement au traditionnel *baitchai*, le charivari nocturne de mardi-gras, fut un des premiers à posséder la télévision. Il avait installé le poste dans son atelier. Les gamins du quartier regardaient les émissions assis sur des cercueils.

Qu'ât-ce que ç'ât qu'ci voîe ch'lai vie? Un soir d'hiver, un fermier rentrait chez lui en traîneau. Tout à coup, son cheval s'immobilise devant une longue caisse couverte de neige et abandonnée au beau milieu de la route. L'homme descend, chasse la neige de ses mains gantées et ne tarde pas à découvrir un cercueil. Le menuisier l'avait fixé sur une luge d'enfant pour aller le livrer dans la famille en deuil et l'avait perdu sans se rendre compte. Cette lugubre histoire était racontée aux veillées.

Homonymie : *Voi*, sans accent circonflexe, donc avec une diphtongue brève, est une des variantes patoises du gui, dit aussi *vè*, *vé*, ou *yeut*. *Void*, *voidje*, est un ajectif et signifie *vert*, *-e*.

vôjaiyaie,

maidaim. *Ran que lée â vlaidge aivait drèt è ci titre. Les âtres aiduy'tes, l'eusaidge nos perméçait de les aipplaie pai yote ptét nom mains en les vôjaiyaint.* Madame. Elle seule au village avait droit à ce titre. Les autres adultes, l'usage nous autorisait à les appeler par leur prénom, mais en les vouvoyant. (in "Contes sages", Mai première maîtresse)

Vôjaiyaie, vouvoyer, *dire vôs*, dire vous. L'origine est évidente. Le patois connaît le *vôjaiyaidje*, le vouvoiement en tant que marque de respect. Autrefois, dans certaines familles, les enfants *vôjaiyaint yôs poirents*, vouvoiaient leurs parents.

vôsaidge,

adresse, dextérité, selon Simon Vatré : *Lés véyes dgens n'aint pus de vôsaidge ni d'épièt.* Les vieilles gens n'ont plus d'adresse ni d'habileté. *Épièt* et son synonyme *évoingne* expriment l'habileté, comme dans l'exemple, mais aussi le moyen, la façon, l'aptitude. Il se dit d'une personne qui avance dans son travail. *Èl é d'l'épièt.* Il a de l'avance. *Ç't'ôvrie é brâment d' épièt.* Cet ouvrier a beaucoup d'aptitude, il est très actif. En revanche, *È n'é piepe in épièt* se dit de celui qui n'a aucune façon pour travailler. Vatré cite encore le verbe *épièti*, avancer dans son travail.

Plus complet que Simon Vatré, Jean-Marie Moine indique d'autres sens de ce substantif polysémique. Aisance : *Èlle djâse d'aivô di vôsaidge.* Elle parle avec aisance. / Arrangement : *Ès trov'raint tot d'meinme in vôsaidge.* Ils trouveront quand même un arrangement. / Bienséance : *È n'coégnât ran â vôsaidge.* Il ne connaît rien à la bienséance. / Convenance : *È fât t'ni compte des vôsaidges.* Il faut tenir compte des convenances.

Origine non établie.

vouje,

cité par JMM et SM, l'adjectif *vouje*, accablé, abattu, découragé, est d'un emploi plutôt rare et s'apparente à un archaïsme. Son origine est inconnue. Accablé se dit plus volontiers *aiccabye* : *Ès sont aiccabyés d'tchagrîn.* Ils sont accablés de chagrin. (JMM). Mais on trouve aussi, chez le même auteur : *Lai vouje fanne en é grôs ch'le tiûre.* La femme accablée en a gros sur le cœur.

Ainsi, l'infinitif *aiccabyaie* a pour synonyme le verbe *voujaie*, à ne pas confondre avec son homonyme *voûjaie*, oser, où l'on observe l'ajout de la lettre *v* à *oûjaie*. On entend indifféremment *È n'voûje pus v'ni* et *È n'oûje pus v'ni*. Il n'ose plus venir. (JMM).

Le lien avec *voudge*, *vouje*, semble à exclure. Au moyen âge, la *vouje* était une arme composée d'une large lame à un seul tranchant montée sur une longue hampe. En arboriculture *vouje* désigne une serpe à long manche servant à émonder les arbres.

Table des matières

Introduction.....	2
Références et abréviations entre parenthèses.....	3
Principaux ouvrages :.....	3
En ligne :.....	3
âberkritz,	4
âbeurmaîle,	4
aibeutçhenaie (s'),	4
aburon,	4
aiccointnaie (s'),	5
aidiaice,	5
aidonc,	5
aidûesievos,	5
aiff'naidge.	6
aiffâti,	6
aiffûere,	6
ailaîrme mon Dûe,	6
ailédaint,	6
aillôdaie, aimôdaie,	6
ailôsaie,	7
ailurè,	7
ailzîndye,	7
aimâti,	7
aimè, -e,	7
aimeûne,	7
aimiâlaie,	7
aimidyaie,	7
aimo, var aimoé, aimoué, amour,	7
aimoûeniçhe,	8
aimoyainne,	8

ainitchon,	8
aipéré,	8
aipondre,	8
aippipaie,	8
aipprâtaie,	8
airâ,	9
airaingne,	9
airaisaie,	9
airboé,	9
airè di djoué,	9
aireinvies,	10
aireûtchie,	10
airoyenaie, éroyenaie,	10
în airrait chou d'dents,	10
airrie,	10
aîrtche,	11
entchétron,	11
airtifâye,	11
aîssate,	11
aissentî,	11
aissevi,	11
aissoûebi,	12
aîtche,	12
aîtçhemeûedre,	12
aitieudre,	12
aitieuvéyie,	12
aito,	12
aittraipe-fô,	12
aittraipe-yôdgé,	12
aivâ,	13
aivâlêjon,	13
aivaint-graindge, bairé, bôron,	13
aivége,	13
aivision,	13

aivoinnaie, avener,	14
aivotchie,	14
aivritaie,	14
aiyeudgi, éyeûdgi,	14
aiyeut,	14
aiyeutchaidge,	15
alêtre,	15
aligoûne,	15
allemandaie,	15
allemele,	15
alluate,	15
aloène,	15
aloène, viermeth,.....	16
altère,	16
alû, ainie, pitalîn,	16
les ailumairiâs,	16
alué,	16
ambo,	16
ambre,	16
ambrûe,	17
âne,	17
antife,	17
antipiaître,	17
aiprés-veniaince,	17
arboé, arbois,	17
aspèrdgèsse,.....	17
astiquaie, astitchaie,.....	18
atchaye, atchaiye, aitchaye,	18
âtche, aîtche,	18
âtée n.f,	18
âtre-hyie,	18
avélanâs,	18
âvou,	18
baîchatte,	18

baidgé, baidgelle,	19
baiveu,	19
baïjeûre,	19
bâne,	20
bené,	20
béskéyie,	20
bêtchoûere,	21
begnat,	21
beujon,.....	21
beurtchatte,	21
beûyatte,	22
boéré,	22
boquëlle,	22
bouédjnaidge,	22
boussniatte,	23
brâdaie,	23
breliçhes,	23
breûyie,	23
câre,	23
châgue,	24
çhaile,	24
çhaitou, - ouse,	24
chlopèt,	25
chneûquaie,	25
chteuquaie,	25
coéyat,	26
conrrèe,.....	26
cotsaie, recotsaie,	26
coulou,	26
cramia,	27
cratte,	27
crôma,	27
dainnaidge, dammaidge,	27
décrât,décrât,	27

djouénâ,	28
dyèt, diaïdge,	28
dyïndye,	29
s'ébieugi,	29
écâçhets,	30
écha boulaie,	30
échaipouse,	30
échomblaie, aissannaie,	31
écregneûle,	31
égralaie,	31
encapoulaie,	31
ènne airrâte,	32
ensoinne,	32
erbâ,	32
esquintaie,	32
étchvantiè,	32
s'évadnaie,	33
èyûere,	33
fie,	33
fie d'airtchâ,	34
fierobe,	34
fri,	34
gailifraie,	35
grebi,	35
groncenaie, groncie,	35
grôtaie,	36
grulatte,	36
hèrtaince,	36
hésaïd,	37
l'hôtâ,	37
kwéhr,	38
lâdes,	38
m'nujatte,	38
maignîn,	38

maïyennou,	39
mâlaimorè,	39
maléchpoi,	39
mé,	40
méneût,	40
meûdre,	40
meûrdgie.....	40
meûté,	41
â mitan, â moitan, en-mé,	41
môle,	41
niâ,	41
niaffaie,	42
oùere,	42
ovaie,	43
pannaie,	43
papon ,	43
pitçhatte,	44
plôgaie,	44
potregnat,	44
pou,	45
poulpitre,	45
prou,	45
queniât,	45
raivereûtche,	46
r'baquaie,	46
regu'nou,	47
revenaint,	47
ribaie,	47
roncîn,	48
rotte,	48
ruatte,	49
segoulaie,.....	49
siejaint,	49
sietaille, (se)	50

sô.	50
sôte,	50
taîtieut,	51
tâlure,	51
talvanne,	51
tarpie,	51
tcéyes, faire les tcéyes,	52
tchairi.....	52
tchâsses	52
tchoupe,	53
tchvatte,	53
tiu,	54
trontchat,	55
vie,	55
vierèvie,	55
virie,	55
voê,	56
vôjaiyaie,	57
vôsaidge,	57
vouje,	57